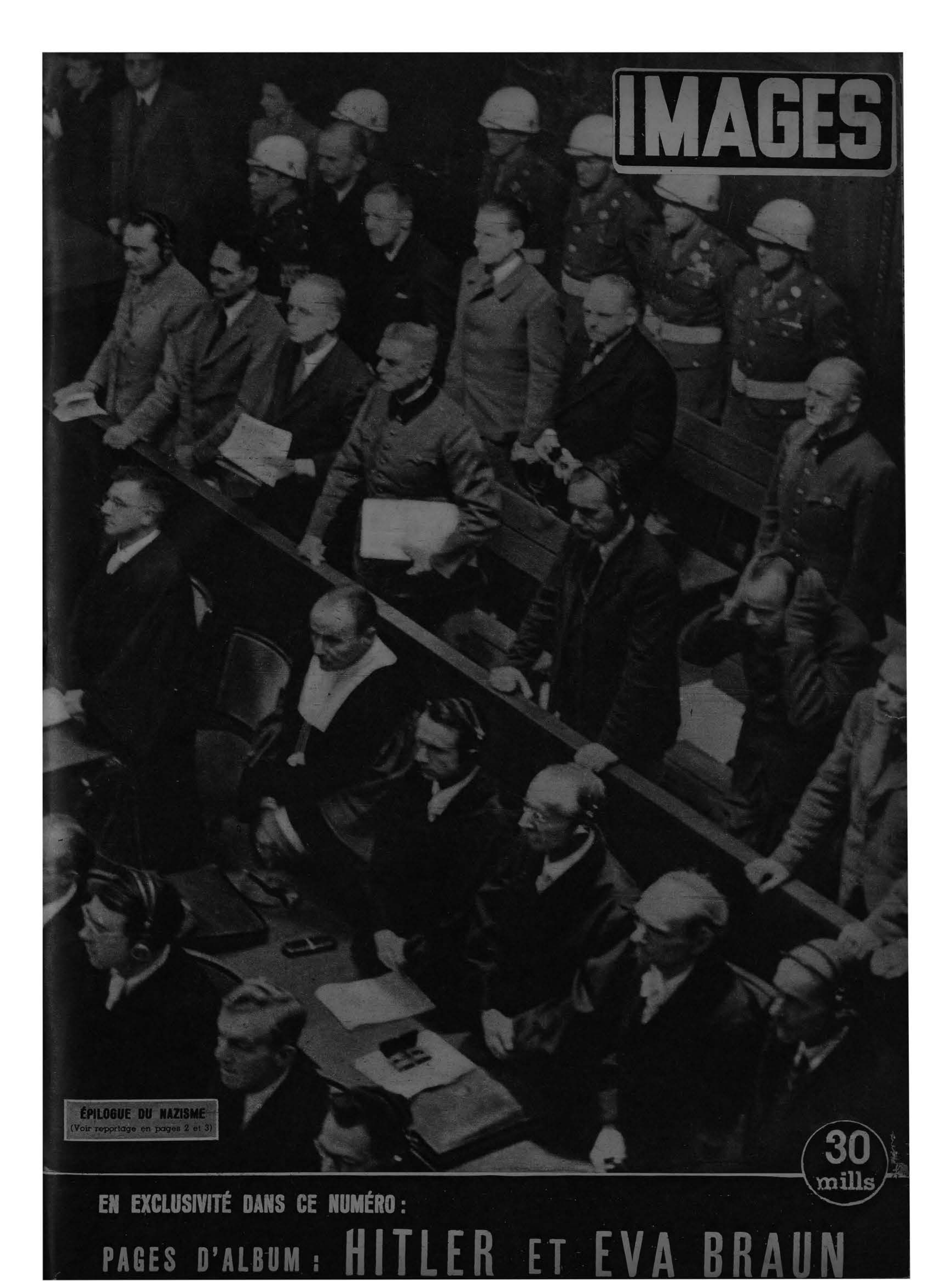


EN EXCLUSIVITÉ DANS CE NUMÉRO :

PAGES D'ALBUM : HITLER ET EVA BRAUN

EPILOGUE du Nazisme

A Nuremberg, le procès des criminels de guerre donne lieu à des réactions diverses de la part des accusés. Gœring continue à faire un usage abusif de crayons et de papiers et semble très satisfait de lui-même, mais étonné de se trouver au banc des accusés. Il a considérablement maigri. Hess semble avoir complètement perdu la mémoire et prétend ne rien se rappeler des événements de la veille. Von Papen déclare qu'il a toujours été contre Hitler, Streicher tient des propos incohérents et le docteur Schacht prend fébrilement des notes. Cependant l'acte d'accusation est implacable et les avocats des prévenus ont fort à faire pour essayer de sauver la peau de leurs clients. Mais justice sera faite, une justice basée sur des faits concrets, sur la part de culpabilité des accusés dans les crimes commis contre un monde qui ne désirait que vivre dans la paix. C'est pour la première fois dans l'histoire qu'un pareil procès se déroule. Mettra-t-il un terme aux velléités de guerre futures ?



Une vue d'ensemble du Palais de Justice de Nuremberg au moment où se poursuivent les débats. Les divers criminels de guerre (à droite) paraissent indifférents à ce qui se passe autour d'eux.



Ces femmes interprètes, munies d'écouteurs spéciaux permettant d'entendre une des quatre langues parlées dans le Palais de Justice, suivent le déroulement du plus grand procès de l'histoire.



Les juges des quatre puissances alliées, appelés à se prononcer sur la culpabilité des divers accusés, assis devant leurs drapeaux nationaux respectifs. Les débats se poursuivent avec activité.

Au cours d'une suspension d'audience, Gœring et d'autres accusés s'entretiennent avec leurs avocats. Rudolf Hess et Ribbentrop, debout, regardent la salle.

LES VOICI DANS LE BOX...



Gœring écoute avec placidité, Hess semble prendre peu d'intérêt à ce qui se passe, Ribbentrop prend des notes et Keitel est impassible.



Gœring se retourne vers Dœnitz à qui il adresse un sourire entendu. A ses côtés, Hess, Joachim von Ribbentrop et Keitel sont recueillis.



Muni de son écouteur, Gœring paraît abattu. Rudolf Hess semble, au contraire, très à son aise et entame une conversation avec Ribbentrop.



Franck (à gauche) et Streicher (à droite) échangent des impressions durant une audience, tandis que Frick (au milieu) demeure impassible.

FRANCO NOUS PARLE

« Je crois que mon programme économique sera réalisé d'ici deux ans, ou tout au plus trois, s'il n'est pas interrompu... », a déclaré le Caudillo au cours de cette interview exclusive.

« Ma démission ? Je la donnerais demain, si j'étais sûr qu'elle serait dans l'intérêt de l'Espagne. »

Voilà ce que m'a déclaré le général Franco au cours d'un entretien à cœur ouvert qu'il m'a accordé.

Le dictateur espagnol m'a affirmé n'avoir aucune ambition personnelle ; il m'a assuré n'être aucunement mû par le désir de rester au pouvoir. S'il tient à demeurer à son poste, affirme-t-il, c'est « afin de garantir l'application régulière du programme qui rendra à l'Espagne la grande place qu'elle détenait autrefois dans le monde économique et politique ». Ce programme, Franco est persuadé qu'il sera réalisé « d'ici deux ou trois ans ».

« Si, a poursuivi le Caudillo, il pouvait se trouver un autre chef qui assurerait la mise à exécution du plan en question, je ne serais que trop heureux de me débarrasser des ennuis du protocole et de ne plus sacrifier, comme c'est le cas pour tous les chefs d'Etat, ma vie privée. » Ce sont des obligations que le général Franco trouve « extrêmement désagréables » pour un soldat comme lui.

Ce n'était pas là mon premier entretien avec le Caudillo. Au cours d'une rencontre précédente, organisée officiellement, et au cours de laquelle je devais m'en tenir à des questions soumises à l'avance, Franco avait insisté sur un point : il tenait à faire savoir à l'opinion mondiale qu'il n'avait pas du tout l'intention de se laisser persuader, à la suite de pressions étrangères, de quitter le pouvoir ou de refondre radicalement son programme de rétablissement de l'Espagne.

Au cours de cette seconde entrevue, il a tenu à faire savoir clairement que son attitude n'était pas dictée par la convoitise du pouvoir.

J'avais demandé à visiter le Palais du Prado, résidence officielle du chef de l'Etat espagnol, où sont reçus d'habitude les membres du corps diplomatique et les délégations civiles et militaires. Or cette visite, qui devait être en somme une promenade de touriste, se transforma en une interview en bonne et due forme, la plus longue que Franco ait jamais accordée à un quelconque journaliste.

Pendant une heure et demie, et bien que de nombreuses personnes attendissent dans l'antichambre, Franco demeura seul avec moi dans son vaste bureau garni de tapisseries et de meubles dorés. Il causa avec moi avec la plus grande franchise, répondant sans embarras ni réticence aux questions que je lui posai sur les sujets les plus divers. Il ne fit aucune tentative pour s'esquiver, même lorsque la conversation prenait des tours qui répugnent d'habitude à un chef d'Etat. Il parlait rapidement, accompagnant parfois ses phrases de gestes pour mieux souligner certains points ou pour illustrer une anecdote.

Même lorsque je lui demandai son opinion sur les deux chefs fascistes qui l'avaient aidé à gagner la guerre civile, il me répliqua sans hésiter :

« Je n'ai jamais tenu Mussolini en très haute estime et j'ai décliné son invitation de me rendre en Italie. Pour Hitler, je ne l'ai vu qu'une seule fois, à Hendaye. L'Allemagne a été une bonne alliée, mais les tempéraments allemand et espagnol sont totalement différents. »

Sur l'affaire Zapirain-Alvarez (deux chefs républicains arrêtés récemment par la police de Franco et au sujet desquels l'opinion en Amérique latine s'est vivement émue), le Caudillo m'a dit :

« Je n'avais jamais entendu parler de ces deux hommes, jusqu'au moment où la presse communiste mondiale a entrepris une campagne en leur faveur. Ce sont des individus peu recommandables qui sont venus en Espagne pour y susciter des troubles. »

Le sujet qui m'intéressait le plus était naturellement l'avenir de l'Espagne et, éventuellement, les aspirations personnelles de Franco. Ce sont des questions que l'on se pose dans le monde entier, et voici les réponses qui y ont été données par le seul homme qui tient en main la clé des destinées espagnoles :

« Lorsque le chaos et l'anarchie menacèrent l'Espagne en 1936 et que nous nous soulevâmes contre une République qui n'avait su ni se faire respecter, ni gouverner convenablement, j'avais plus à faire qu'à gagner une guerre. Gagner la guerre était beaucoup plus facile que la tâche qui me fut assignée après que nous eûmes remporté la victoire sur le champ de bataille.

« Le pays était ruiné économiquement. Une nouvelle structure devait être envisagée. Les haines engendrées par les rivalités d'avant-guerre parmi vingt-quatre partis politiques distincts avaient été attisées par les effusions de sang. J'ai donc entrepris de rétablir l'ordre politique et économique. Les masses devaient être orientées vers le domaine de l'entreprise civique. Il était nécessaire qu'il leur fût rendu justice sans que fût mis en danger le programme économique et politique.

« Le relèvement économique est notre premier problème. Je crois fermement que le respect de la propriété privée est la base de l'ordre. Sans ce respect, il n'y a ni ordre, ni progrès possibles. Je crois aussi au caractère sacré de l'industrie privée. Les institutions d'Etat peuvent stimuler l'industrie privée, mais elles ne doivent pas s'y substituer.

« Je crois, en dernier lieu, que l'homme doit avoir le droit d'épargner et d'amasser afin de se mettre à l'abri pendant sa vieillesse. Mon gouvernement reconnaît et défend ces droits.

« Je crois que mon programme économique sera réalisé d'ici deux ans, ou tout au plus trois, s'il n'est pas interrompu. Quelle sorte de gouvernement pourrait être constitué pour succéder au mien et mettre ce programme à exécution ?

« Le problème est particulièrement complexe parce que les Espagnols sont des individualistes. Dans d'autres pays, les factions adverses résolvent leurs difficultés par des compromis qui permettent aux gouvernements de durer quelque peu. En Espagne, on avait l'habitude de changer de gouvernement tous les trois mois. Des changements aussi fréquents sont un gaspillage des énergies et des ressources nationales. Pour que l'Espagne prospère, il faut qu'elle ait un gouvernement fort.

« La majorité des Espagnols, aujourd'hui, ne désirent pas une République parce qu'ils se souviennent de ce qui s'est passé la dernière fois qu'ils en ont eu une et que les Communistes se sont emparés du pouvoir. Ils ont vu le communisme à l'œuvre et ils n'en veulent plus.

« Il n'y a pas davantage de tendance monarchiste générale. Beaucoup de Républicains sont partisans d'une restauration de la monarchie uniquement parce que, selon eux, c'est le meilleur moyen d'éviter de voir s'implanter ici le genre de République qu'ils craignent.

« Une monarchie pourrait apporter la meilleure réponse au problème, mais elle devrait être telle que l'Espagne l'a connue aux temps jadis, où le roi défendait les droits du pauvre contre le riche despotique. Ce ne peut pas être une monarchie parlementaire, comme la dernière. Se contenter de ramener un prince en Espagne ne résoudra aucun problème.

« S'il se produit un renouveau monarchique, on le constatera d'abord aux Etats-Unis, en Angleterre ou ailleurs, plutôt qu'en Espagne. Et si la monarchie est rétablie ici, cette restauration ne recevra pas de publicité longtemps à l'avance. La chose se ferait peut-être en un seul jour. »

Je demandai au général Franco quels étaient ses projets pour le jour où il transmettrait ses pouvoirs. Il me répondit :

« Je ne vais pas prendre ma retraite. J'ai toujours été actif et je continuerai à le demeurer. »

Et lorsque je suggérai enfin qu'il pourrait entreprendre un long voyage en mer, il secoua la tête en disant :

« Je n'ai jamais beaucoup voyagé et je n'ai pas l'intention de commencer maintenant. »

EDWARD KNOBLAUGH

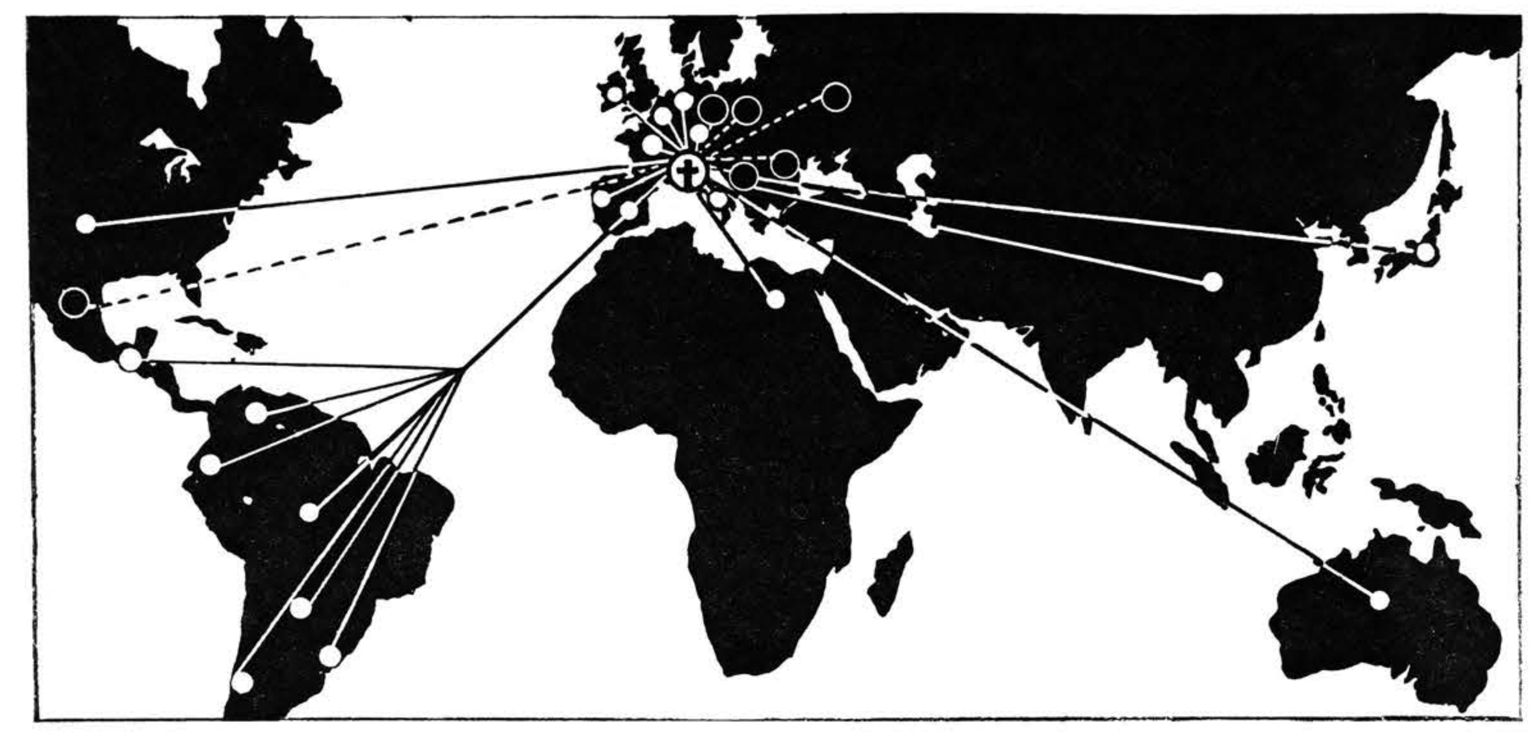
(Exclusivité « Images »)



Le Caudillo devant le trône d'Isabelle Ière.

LE VATICAN ET LE MONDE

Quels sont les rapports qui uniront l'Église avec les divers pays du monde éprouvés par six années de misère et de deuil ? C'est ce que Max Bergerre essaye de définir ici.



Au lendemain de ces longues années de guerre, voici, représentés sur cette carte, les principaux pays en relations diplomatiques avec le Vatican. Les cercles noirs indiquent les pays ayant interrompu ces relations soit volontairement, soit par suite de la guerre.

Les défaites de l'Axe en Europe et du Japon en Extrême-Orient ont créé dans le monde une situation nouvelle à laquelle l'Eglise doit faire face pour assurer la défense de ses intérêts durement éprouvés par six ans d'une guerre sans précédent. Comment se présente actuellement le panorama de cette situation vue sous l'angle catholique ?

En Europe, aux trois quarts ravagée matériellement et spirituellement, le tableau offre plus d'une ombre. Toute la partie orientale et sud-orientale du continent est soumise à un régime qui, jusqu'à présent, n'a rien fait augurer de bon pour l'avenir tout au moins immédiat de l'Eglise. Depuis les Pays Baltes (dont deux, la Lithuanie et la Lettonie, entretenaient des rapports diplomatiques avec le Saint-Siège) jusqu'à la Yougoslavie, qui n'est plus représentée au Vatican que par un conseiller canoniste, en passant par l'Allemagne occupée par l'Armée Rouge, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Bulgarie, la Roumanie et la Hongrie, c'est l'interruption de tout contact entre Rome et l'épiscopat local. On espère renouer avec Prague, mais le déplacement de populations de langue allemande en partie catholiques a été, ces derniers temps, une cause non prévue d'embarras.

On croit savoir, dans les milieux religieux, que la situation des catholiques en Hongrie est, dans l'ensemble, plutôt satisfaisante. Pourtant, aucune reprise de rapports ne peut être envisagée pour l'instant avec ce pays considéré comme un bastion avancé du catholicisme en Europe centrale.

Dans les régions allemandes occupées par les Anglo-Saxons, par contre, la situation est tout autre, de même que dans les régions autrichiennes non occupées par les Russes. Le cardinal Innitzer, archevêque de Vienne, a pu venir prendre contact avec la Curie Romaine pour la première fois depuis l'Anschluss. En même temps, la vie catholique reprend ailleurs, sous le patronage bienveillant des autorités anglo-américaines. En Belgique et en Hollande, les nonces sont revenus avec les gouvernements nationaux qui avaient échappé à l'invasion allemande. De ce côté, aucune source d'inquiétude, pas plus d'ailleurs qu'en France où le général de Gaulle, reçu par le Pape au lendemain de la libération de Rome et dont le gouvernement fut reconnu avant la libération de la métropole, a tenu à rétablir avec le Siège Apostolique des rapports en tout point dignes de ceux que l'Eglise entretenait auparavant avec sa fille aînée. La péninsule Ibérique continue de professer pour l'Eglise le même attachement que par le passé, ce qui vaut au Saint-Siège, de la part de certains secteurs de l'opinion mondiale, l'accusation de soutenir les régimes de Franco et de Salazar. Il est toutefois douteux que l'Eglise, instruite par l'expérience, veuille lier son sort à celui d'un régime intérieur quel qu'il soit.

En Italie, les rapports entre le Vatican et l'Etat continuent d'être régis par le Concordat conclu en 1929 avec le gouvernement de Mussolini. Certains ont avancé l'idée d'une révision possible de cet instrument qui mit fin à la « Question Romaine ». Mais du côté du Vatican, on a aussitôt fait relever que, bien avant l'avènement du fascisme, des contacts avaient été établis en vue de l'apaisement de la querelle née de l'occupation de Rome par les troupes royales italiennes en 1870. On a fait valoir en outre que l'Eglise s'était bien gardée, en dépit de toutes les sollicitations dont elle avait été l'objet, de reconnaître le nouveau régime fasciste républicain instauré dans le nord de la péninsule. En attendant, le poste d'ambassadeur d'Italie auprès du Vatican, vacant depuis les événements qui aboutirent à la chute du fascisme en 1943, n'a pas encore été pourvu d'un titulaire. Cependant, malgré les intempérances inévitables de certains éléments, il ne semble pas que la question des rapports entre l'Eglise et l'Etat en Italie puisse subir les contre-coups de la crise de croissance politique par laquelle passe le pays.

Avec la Grande-Bretagne, le Vatican entretient des relations pour l'avenir desquelles l'avènement au pouvoir des Travaillistes a été considéré comme un facteur favorable. L'avenir nous dira ce qu'il en sera de cet espoir. L'Irlande, représentée à Rome, fait preuve à l'égard de l'Eglise des sentiments d'un pays éminemment catholique. Son ministre, en rentrant d'un long congé, s'est fait auprès du Pape l'interprète de ces sentiments. Dans le Commonwealth britannique, une place toute spéciale est occupée par le Canada, où un délégué apostolique représente le Pape auprès de l'épiscopat et, indirectement, auprès du gouvernement. Celui-ci, par contre, n'est pas représenté auprès du Vatican, mais cela ne préjuge en rien des sentiments des Canadiens qui sont pour l'Eglise conformes à leurs traditions catholiques et françaises.

Et cela nous amène à considérer la situation dans le continent américain où les Etats-Unis, après une interruption de plus de 70 ans, rétablirent avec le Vatican des rapports « sui generis ». Roosevelt, à la fin de 1939, décida de se faire représenter auprès de « son vieil ami » Pie XII par Myron Taylor. Rapports personnels, mais que la mort du grand président n'a pas brisés. Et tout porte à croire qu'ils seront non seulement maintenus, mais même renforcés. Tous les autres pays d'Amérique sont liés à l'Eglise par des rapports étroits et confiants, à une seule exception : le Mexique. Mais, comme l'a constaté le Pape dans son dernier message radiophonique à l'occasion des fêtes du Couronnement de la Vierge de Guadalupe, la situation a sensiblement évolué dans ce pays et l'avenir peut être envisagé avec plus d'optimisme.

En Asie, la Chine et le Japon, presque simultanément, décidèrent d'entrer en rapports réguliers avec le Vatican. Cela se passait en 1942. Depuis, ces rapports ont été maintenus à travers les vicissitudes de ces dernières années. En Chine, la situation de l'Eglise, si elle pose une foule de problèmes que la guerre a rendus en apparence inextricables, permet de nourrir de grands espoirs vu les dispositions manifestées par les gouvernants actuels. Au Japon, l'élément catholique a été durement éprouvé par le bombardement de Nagasaki où se trouvaient les noyaux catholiques les plus importants et les plus anciens. On ignore quel sera le sort des représentations du Japon à l'étranger en régime d'armistice. Mais l'établissement de rapports avec Rome demeure un fait dont l'influence ne pourra pas être effacée. En Australie, en Afrique — notamment en Egypte — le Saint-Siège est représenté par des délégations apostoliques sans caractère diplomatique.

Le travail ne manquera pas demain à tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, missionnaires ou diplomates, devront travailler à reconstruire ce que la guerre et ses conséquences ont détruit.

Réflexions

DU RÊVE A LA RÉALITÉ

La Charte de l'Atlantique promettait au monde la liberté. Que reste-t-il aujourd'hui de cette Charte ?

Nous avons fait un beau rêve...

C'est lorsque Roosevelt, de tout son grand cœur, de toute sa lucidité d'esprit, de toute l'acuité de sa clairvoyance, avait amené M. Churchill à la déclaration que, depuis, on a appelée la Charte de l'Atlantique.

C'était simple, net, concis. Deux des grands alliés promettaient au monde qu'il serait libre et le monde accueillit, sans une note discordante, l'évangile des temps politiques nouveaux : il voyait dans la promesse des quatre libertés la fin logique de la guerre et les prémisses de la bonne paix.

Roosevelt mort, nous avons eu San-Francisco. Et alors qu'il s'agissait de codifier la Charte de l'Atlantique sur laquelle l'univers était d'accord, on se contenta de codifier un désaccord complet, total, absolu. Que reste-t-il de la Charte ? Qui peut soutenir sérieusement qu'à San-Francisco on ne l'enterra pas au milieu des discours, des discussions et des votes ? L'égalité des droits était morte en fait. Les petites Puissances, comme des parents pauvres, ont dû accepter avec une résignation mélancolique de rester des satellites, de graviter dans l'orbite des grandes Puissances, de servir leurs desseins, d'être l'enjeu de leurs ambitions contradictoires et de leur impérialisme déguisé.

Ne soyons pas dupes des mots, ni des déclarations, ni des discours. Ne soyons sensibles qu'aux faits. Arrachons les masques divers du mensonge. Ceux qui nous trompent, s'ils nous trompent de bonne foi, n'en sont pas moins coupables. On peut dire que jamais, à aucun moment de l'histoire du monde, même pendant cette guerre où, du moins, nous étions soutenus par une grande espérance, que jamais, jamais, les peuples n'ont été plus malheureux et que jamais les manifestations politiques auxquelles ils se livrent, bien imprudemment, n'ont été autant l'expression d'un désespoir collectif.

Depuis San-Francisco, en vérité, la question n'est plus d'imposer au vaincu détestable la volonté des vainqueurs, mais d'empêcher les vainqueurs de s'opposer les uns aux autres dans un chassé-croisé d'appétits et d'exigences. C'est là la crainte qui est désormais au cœur des peuples, lesquels ne pensent plus et ne sentent plus — et comment le pourraient-ils ? — à l'unisson de chefs qui soulignent eux-mêmes leur carence ou leur médiocrité.

Si nous faisions un tour d'horizon — et peut-être le ferons-nous une autre fois — quel pays trouverons-nous, je ne dis pas satisfait, il n'en est pas question, mais espérant encore dans l'avenir meilleur promis ? La vie de tous



comme de chacun n'a plus aucun alibi de quiétude. Il n'est plus de joie nulle part, la joie seul vrai trésor humain, mais une tristesse déprimante, mais une colère aujourd'hui muette, demain sans doute agressive, la colère qui fait les révolutions.

Pourquoi ne pas dire les choses comme elles sont et refuser de voir la réalité ? Allons-nous esquiver le colloque avec la vérité ? Les chefs désorientés cultivent le sophisme, ou plutôt l'opinion fausse. Epictète disait déjà : « Supprime l'opinion fausse, tu supprimes le mal. » Le mal, nous le voyons partout maintenant, il est en nous, il est hors de nous. Allons-nous l'accepter ? Allons-nous laisser que s'accomplisse le fatal destin qui d'une guerre nous mène droit à une autre, après un intermède qui serait bouffon s'il ne contenait tant de menaces ?

Mais qu'est-ce que la guerre nous a appris ? Qu'a-t-elle appris à ceux qui prétendent nous diriger et nous conduire ? Le vocabulaire politique a peut-être changé, mais seulement chez ceux qui assument toutes les responsabilités, qui les ont acceptées, qui se les ont même octroyées moins, disons-le sans crainte, par amour désintéressé de l'humanité que pour tirer de ces prétendues responsabilités des droits étendus, en somme le droit aveugle du plus fort. Et San-Francisco a entériné et ces responsabilités et ce droit.

Si, aujourd'hui, tous les petits peuples qui connaissent à la fois un sombre marasme et l'incertitude, s'agitent et s'épuisent en crises sans issue, si une sorte d'hystérie est devenue la règle générale, la faute n'en est pas à ces peuples malheureux, mais aux vainqueurs qui s'engagent résolument dans les ornières d'hier, n'ayant devant les yeux que le culte de leur suprématie et de la « fausse opinion ».

Encore si ces vainqueurs, qui ont d'ailleurs payé cher leur victoire, travaillaient à l'unisson pour l'avenir, un avenir quel qu'il soit, ce ne serait que partie remise et le monde repartirait pour une nouvelle expérience avec l'espoir entêté qu'elle ne soit plus un leurre. Mais les voici, ces vainqueurs glorieux, qui se divisent, se combattent et prétendent, dans un désaccord sans précédent, diviser le monde en zones d'influence. L'Allemand a déshonoré la guerre. Les Alliés vont-ils déshonorer la paix ? Malheur à l'humanité si la volonté unanime, oublieuse de sa force et de sa pureté, finit par se soumettre à la volonté des nouvelles dictatures, sous quelque forme qu'elles se présentent et quel que soit leur camouflage !

Qu'il est triste, le destin de l'humanité ! Après que tant d'espérances sont nées de tant de souffrances ; après qu'elle aspirait à vivre dans l'amitié et sans contrainte ; après qu'un premier enthousiasme dorait les fronts les plus accablés ; après avoir entrevu, enfin, le salut — se trouver, tout à coup, face à face avec les difficultés de la veille, aggravées encore de tout le poids de l'éternel égoïsme impérialiste, est-il rien de plus désespérant ?

Ah ! oui, nous avions fait un beau rêve...

GEORGES DUMANI

Visiteurs du Ciel

C'est, maintenant, par la voie des airs que l'on arrive, le plus souvent, en Égypte. « Images » a passé une après-midi à Payne Field à noter le trafic de cet aérodrome.

Les avions sont des oiseaux modernes dont les migrations ont lieu tous les jours. Ils obéissent à un tracé exact au cours de leurs circuits internationaux, franchissent en quelques heures les saisons et se posent, pour de courts arrêts, sur les pistes lisses des aérodromes pourvus bien souvent, en guise de nids, de hangars de tôle ondulée. Ils y pondent journellement, ces oiseaux assurément modernes, des valises, des sacs postaux et même des personnes qui, sitôt le sol touché, détalent comme font les poussins sortis des coquilles.

Ce miracle quotidien, au point qu'on n'en fait plus cas, j'ai voulu le vérifier de près à Payne Field, étape de prédilection des oiseaux migrateurs au plumage de duralumine. Le service affecté au mouvement de leur trafic m'avait annoncé confidentiellement que deux gigantesques C-54 allaient y atterrir dans la journée.

Sur la plate-forme de Payne Field, luisante de tout son asphalte comme un mirage au milieu des sables d'Héliopolis, une centaine d'avions sont rangés : il y en a qui s'ébrouent, font la roue comme des paons avec leurs hélices, s'apprêtent à s'envoler. On m'affirme que je suis tombé sur une période calme. Naguère, quand il a fait orage pendant des années en Europe, Payne Field était une volière cinq fois plus encombrée. Un avion atterrissait ou décollait, alors, toutes les huit minutes.

Mais voici, vrombissant et éblouissant, que se pose à quelque distance un des deux C-54 dont il n'est pas question de chercher le nom dans le Bottin désuet de Buffon. Escorté par une jeep accourue au-devant de lui en estafette, il esquisse quelques circonvolutions et s'arrête enfin devant le chef de l'aérogare comme le pigeon voyageur qui revient à l'oiseleur.

Le prodige, devenu désormais lieu-commun, s'accomplit sous mes yeux : des passagers en descendent comme si de rien n'était, jettent un regard circulaire, sourient et se dirigent vers le bureau de réception. Ces gens qui nous tombent du ciel en Egypte avec tant de désinvolture, je ne vais pas manquer l'occasion de les interroger. Jusqu'ici, le reporter s'est surtout complu à l'aspect héroïque et sensationnel de l'aviation. Je voudrais, moi, présenter le normal d'aujourd'hui, le simple voyageur anonyme qui d'un point quelconque du globe fait signe à l'aérobus, y monte dans la carlingue, veut se rendre au Caire et, de fait, y arrive au bout de quelques heures. Ces nouveaux arrivés qui passent devant moi ont encore dans leurs regards la carte géographique des pays survolés. Ils ont aussi un air de famille : l'air à tout le monde, l'air international par-dessus les mesquines querelles de mitoyenneté où l'humanité terrienne s'épuise.

Le sergent G. Dooles consent le premier à répondre à ma curiosité. Il vient d'Athènes où il a passé une semaine, et repart pour les Etats-Unis dans quelques jours. Son accent yankee ne laisse nullement deviner son origine grecque. Au demeurant, il ne connaît rien de la Grèce sinon que la vie y est bien chère.

— Vous êtes-vous intéressé à la politique grecque ?

— Je ne connais rien à la politique. Mais en Grèce tout le monde en est féru, même les enfants !

— Avez-vous des parents en Grèce ?

— Oui, et j'y suis allé justement pour les connaître. J'ai appris qu'ils avaient beaucoup souffert, et plusieurs d'entre eux sont « manquants »...

Le jeune officier L.E. Seiberling dirige la radio du bord.

— Nous sommes partis de Rome tôt ce matin, nous déclare-t-il, et nous avons simplement passé par Athènes. D'ordinaire, nous commençons notre ronde à Paris.

— Ces déplacements continuels ne vous lassent-ils pas ?

— Nous sommes comme les marins : nous avons des amis dans chaque ville. Et je me sens à l'aise partout.

Et il ajoute :

— Je ne suis pas marié et je n'ai pas encore perdu le goût de l'aventure !

D'autres passagers sont plus réservés. Ainsi la princesse Colonna, venue de Rome qu'elle a quittée tôt le matin, prétexte la fatigue du trajet pour ne rien confier « à la presse ». La commandante française Florence Conrad, de la « Seconde division blindée », haute et droite dans sa capote militaire, portant un bonnet kaki sur les cheveux gris clair, déclare qu'elle est bien trop pressée pour nous parler.

Tout ce monde a déjà pris place dans la voiture qui le conduira devant le perron du « Shepheard's ». Et la salle d'attente retrouve son calme qu'interrompra la prochaine fournée du second C-54 également annoncé.

En attendant, le personnel préposé à la réception classe les papiers réglementaires. Il y a là une jeune fille blonde et jolie comme on ne l'est que dans les films américains. Son assurance est communicative.

— Pardon, Miss : me permettez-vous de vous interviewer ?

— Certainement. J'ai l'habitude des journalistes. Je m'appelle Kay Owen et j'ai dix-sept ans et demi dont les quatorze premiers ont été passés en Egypte, auprès de mon père, qui est soldat de carrière. Car je suis Anglaise, bien que vous me voyiez ici, dans un aérodrome américain...



La princesse Colonna est parmi les derniers visiteurs de l'Egypte. La voici descendant l'échelle de l'avion à Payne Field

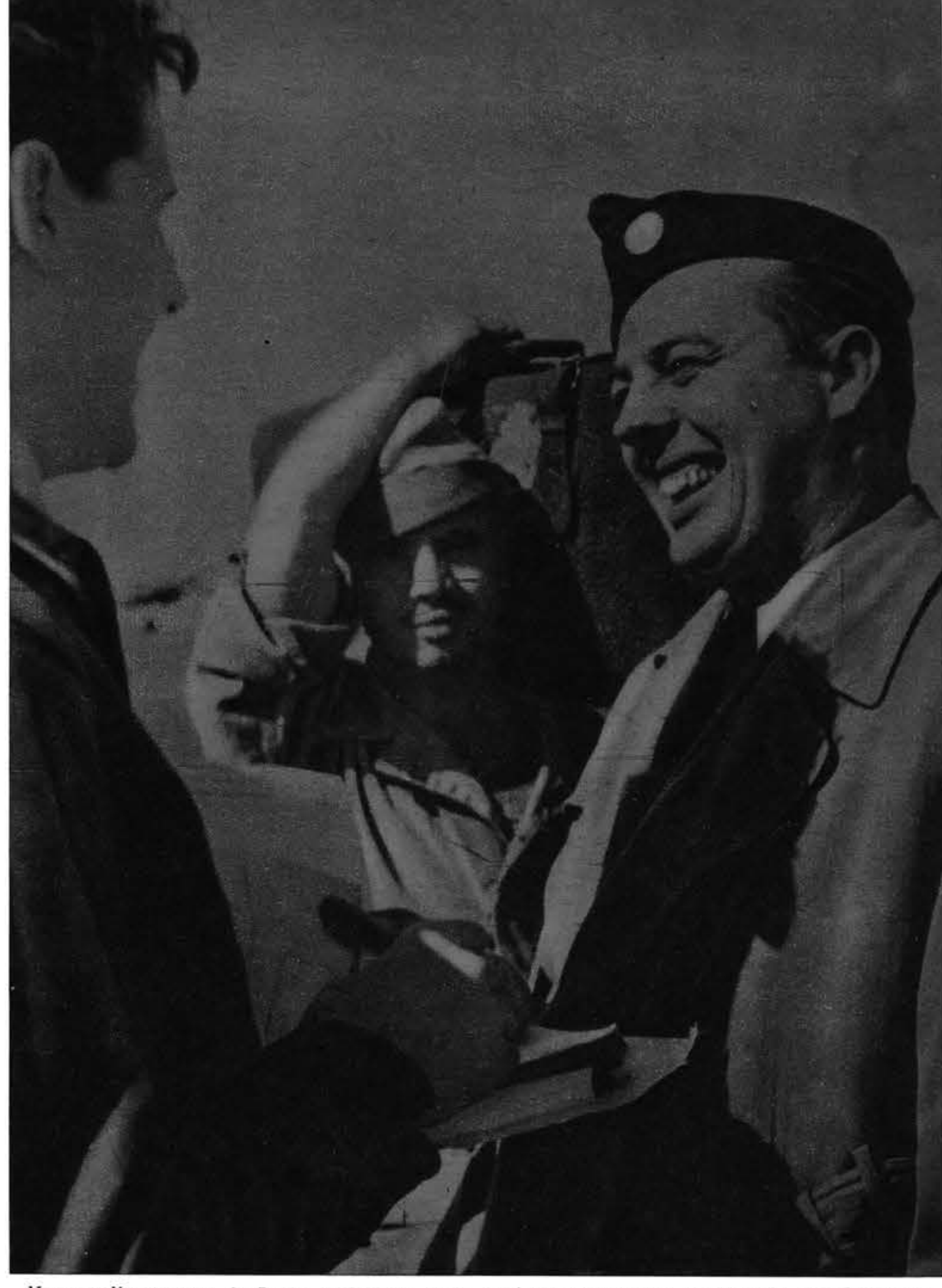


Miss Kay Owen, jolie comme une star, fait partie du personnel de l'aérodrome.

Décontenancé par ce bagout, je parviens pourtant à demander si elle se plaît à Payne Field.

— Je suis extrêmement intéressée par mes occupations. Je suis souvent de service de minuit à huit heures du matin, et c'est pour diriger les passagers vers le restaurant ou pour leur indiquer le cinéma. J'ai eu l'occasion de rencontrer un général chinois et des officiers russes avec lesquels je n'ai pu m'entendre que par signes ! Ce qui me sauve, c'est que je n'ai jamais peur d'une situation nouvelle. Ainsi, l'autre jour, un jeune GI arrivant de Téhéran m'a prié, au débarqué, de lui permettre de me donner un baiser sur la joue : il avait fait le vœu, après trois ans d'isolement dans une région où il n'y avait pas l'ombre d'une femme blonde, d'embrasser la première qu'il verrait, qu'elle fût jeune ou vieille. Je ne pouvais vraiment pas lui refuser d'accomplir sa promesse...

De nouveau, un vrombissement en decrescendo. La jeep-estafette part comme la mouche du coche et se donne l'air d'amener l'appareil géant qui vient d'atterrir.



Venant directement de Paris, Seiberling étale un large sourire au moment de son débarquement. Les nouveaux arrivés ont dans leur regard la carte géographique des pays survolés.

Armé du stylo et du calepin, j'aborde les passagers au moment même où ils touchent le sol égyptien.

Le lieutenant Al Canghrar a passé seize mois à Casablanca avant d'être transféré au Caire. Il a frayé avec les Marocains, mais n'a pu apprendre que quelques mots d'arabe.

— Nous autres Américains, nous sommes trop isolés au delà de l'Atlantique : il nous est très difficile d'apprendre des langues étrangères, me confie-t-il avec regret.

Puis, en souriant :

— Serai-je plus heureux en Egypte ? *Inchallah* !

Nous avons marché ainsi jusqu'au « Flying Wolf » qui est le restaurant connu précisément comme le loup blanc par tout Payne Field, et où les voyageurs en transit se retrouvent volontiers. Des militaires entourent le comptoir, assiettes en main : ils se servent, pour la modique somme de huit piastres, de légumes, d'une tranche de viande, d'un peu de salade, d'un cube de fromage, de fruits rafraichis, et arrosent le tout d'un grand bol de café ou de chocolat. Ce sont des hommes simples, au parler franc. J'apprends qu'ils arrivent de Tripoli.

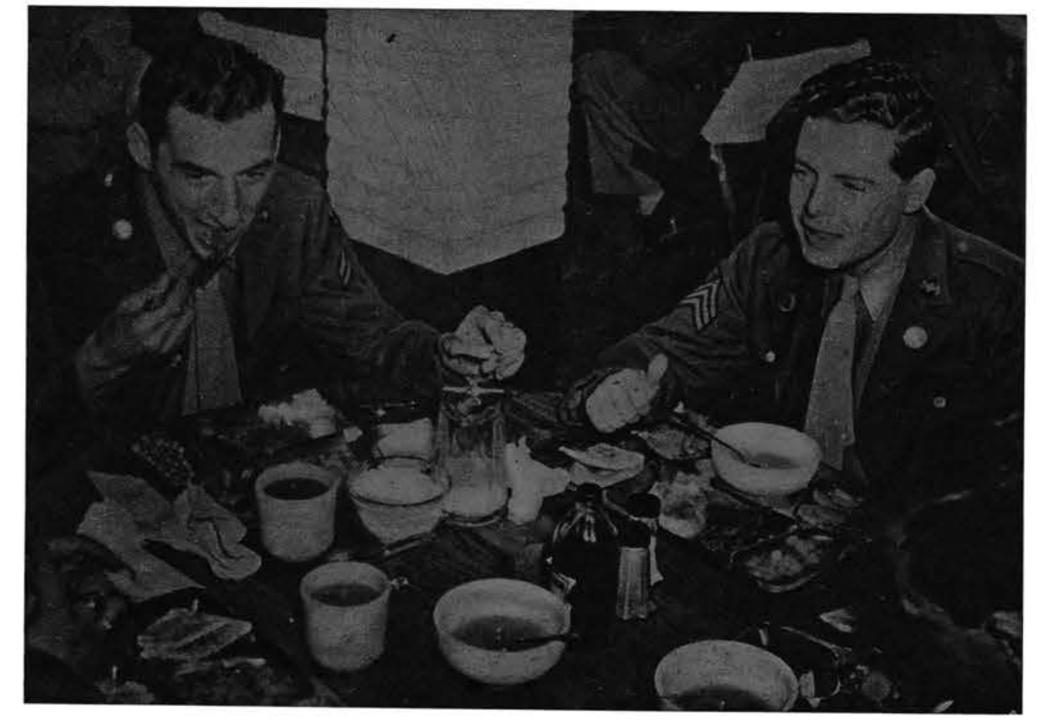
— Ne savez-vous rien des troubles qui y ont éclaté ces jours derniers ?

— Comment donc ! fait l'un d'eux. Je me trouvais dans les souks au moment des manifestations et j'ai été pris dans les remous de la foule. Non, ce n'est pas là que j'ai eu mon œil au beurre noir, ajoute-t-il en m'indiquant une contusion sur le visage. Mais j'ai bien failli, malgré ma stature — il est taillé en colosse de Memnon — être assailli par quelques émeutiers...

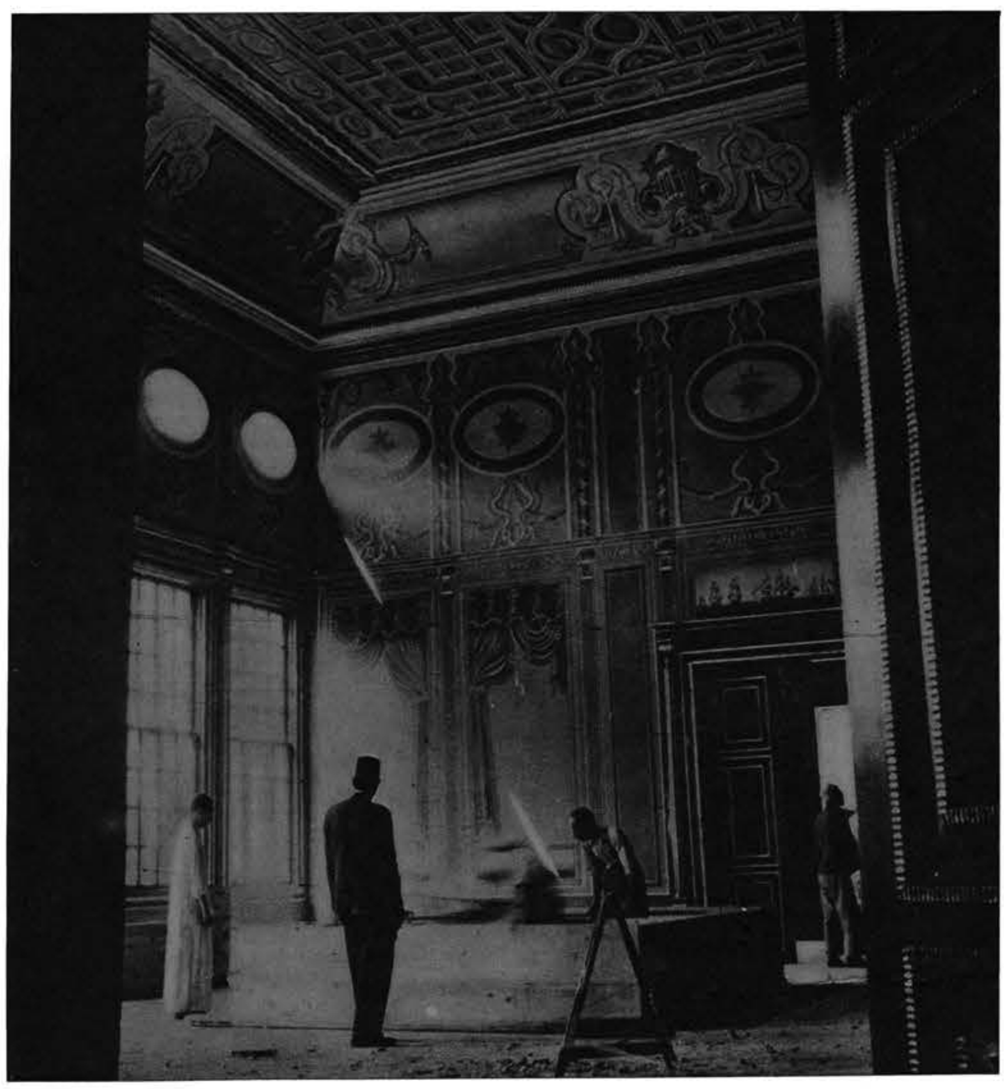
Et, secoué d'un gros rire d'enfant, il me quitte pour aller se servir à nouveau. Le buffet du « Flying Wolf » est automatique et desservi par des appareils électriques. Tous les aliments sont importés d'Amérique ou proviennent d'une ferme spécialement aménagée. Ce n'est là qu'une des caractéristiques de Payne Field, oasis moderne créée avec tout le confort du Nouveau Monde sur le sable des Pharaons.

...Je quitte le restaurant et son brouhaha. Devant moi s'étend l'asphalte rectiligne de l'aérodrome où, demain, d'autres oiseaux géants déposeront leur fardeau de voyageurs internationaux, dans leur migration ininterrompue comme une ronde autour de la terre.

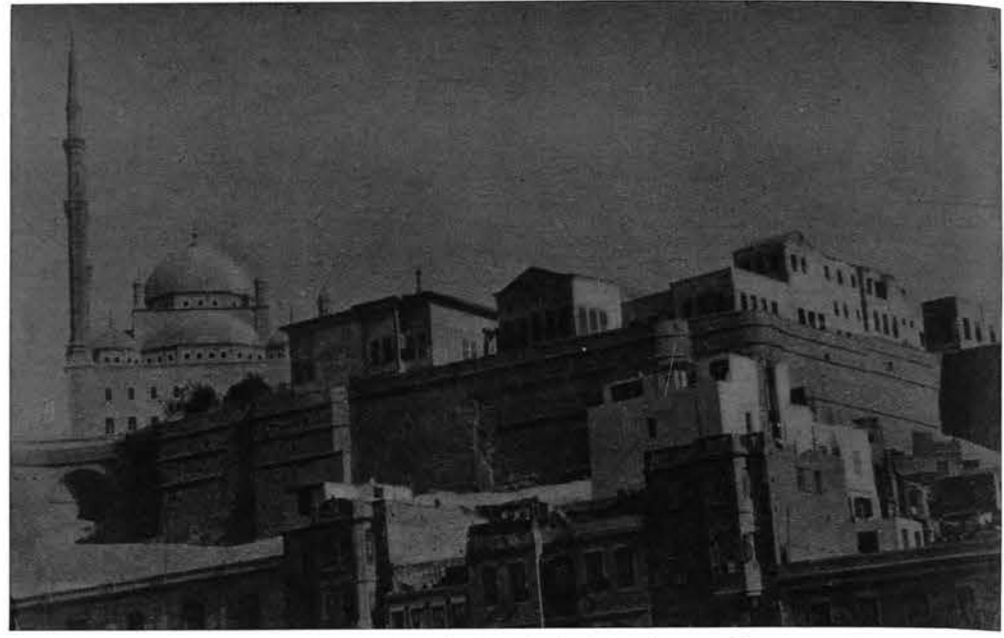
A. H.



Deux militaires venus de Tripoli se restaurent au « Flying Wolf », le buffet de Payne Field Un repas complet vous est servi, y compris fromage et fruits, pour la somme de huit piastres



Une dernière main est donnée aux travaux de restauration du palais de Mohamed-Ali au haut de la Citadelle. On notera la richesse du plafond de cette pièce aux caissons dorés.



Bijou-Palace, première résidence du fondateur de la dynastie actuelle, est contigu à la monumentale mosquée aux minarets extrêmement effilés qui dominent la Citadelle du Caire.

Palais déshabité

Le premier palais royal d'Égypte, celui de Mohamed-Ali le Grand, existe encore au sommet de la Citadelle, tout près de la célèbre Mosquée Blanche. Restauré, mais toujours romantique, il évoque toute une époque révolue.



Les murs de cette vaste pièce déserte de Bijou-Palace sont décorés en trompe-l'œil avec des montres indiquant toujours la même heure, comme si le temps s'était désormais arrêté.

Mohamed-Ali, le fondateur de l'actuelle dynastie égyptienne, n'a connu ni le palais d'Abdine ni celui de Koubbeh qui lui sont de beaucoup postérieurs. Néanmoins, il s'était fait construire deux résidences, une pour l'hiver, l'autre pour l'été, qui, pour l'époque, ne manquaient pas de faste. Aujourd'hui encore, celle-là offre au visiteur un charme bien évocateur en dépit des restaurations nécessaires dont elle a été l'objet récemment. Comment n'inviterait-elle pas à la rêverie ? N'est-ce pas dans ses vastes pièces, maintenant vides et silencieuses, qu'ont été vécus les premiers chapitres de l'histoire contemporaine de l'Egypte ?

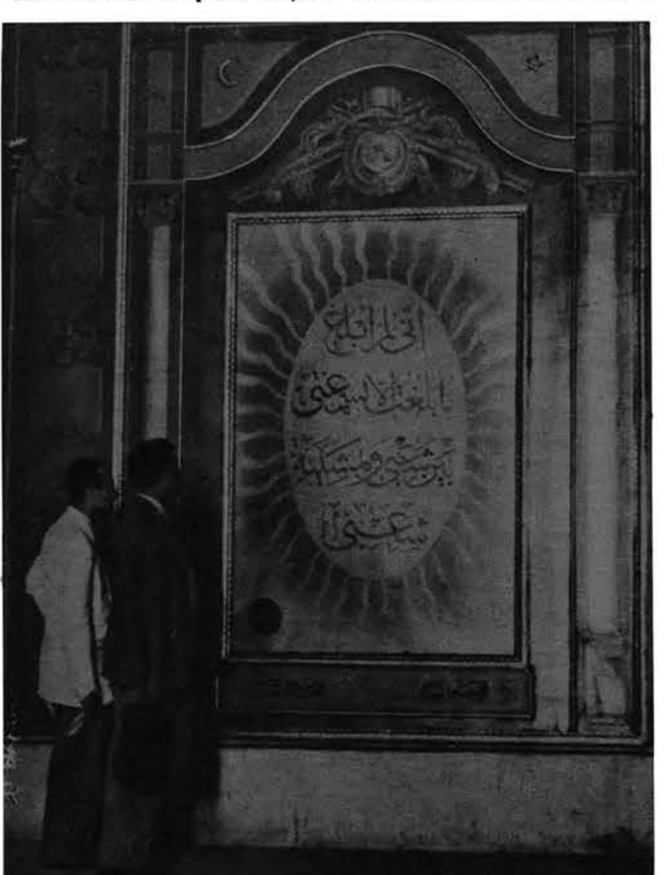
Débarrassé des Mamelouks et ayant obtenu le pachalik héréditaire dans sa famille, Mohamed-Ali s'empressa de marquer de son autorité la Citadelle du Caire, résidence jusque-là des gouverneurs ottomans. Vers 1824, il fit démolir un vieux palais, le fameux « Iwan », ou portique dit de Joseph, que les artistes français de l'Expédition Bonaparte avaient dessiné pour la « Description de l'Egypte » et dont les belles colonnes furent destinées au palais de Ras-el-Tine, alors en construction à Alexandrie. A cet emplacement, Mohamed-Ali fit d'abord élever la mosquée qui porte son nom. Mais il ne vit pas son œuvre achevée : c'est son successeur, Saïd-Pacha, qui l'inaugura en 1857.

Contigu à la mosquée, et de dimensions plus modestes, le palais du nouveau Pacha d'Egypte fut édifié rapidement. On l'appelle Bijou-Palace. Les murs de ses vastes pièces, aux riches plafonds, sont peints de panneaux en trompe-l'œil représentant la flotte de Mohamed-Ali dans des combats navals ou bien des guéridons surmontés d'une pendule indiquant, évidemment, toujours la même heure. La salle de bains est d'albâtre jaune.

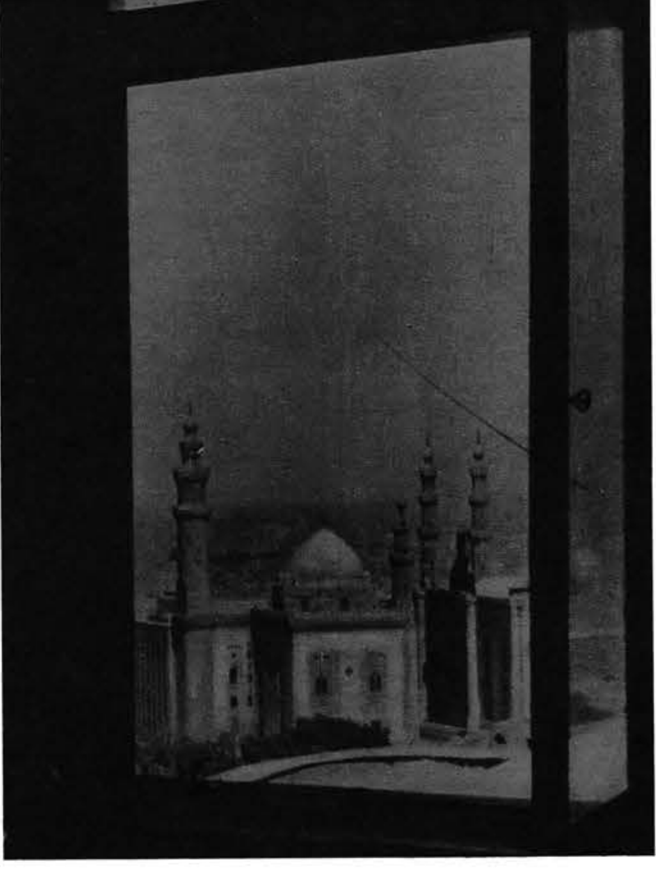
Depuis deux ans, le ministère des Travaux Publics restaure ce palais historique. Le gros œuvre terminé, des peintres égyptiens, sous la direction compétente de M. Almas bey, se sont attelés à l'embellissement des pièces tout en respectant le style et les motifs décoratifs de l'époque.

La vue que l'on a des fenêtres est un des plus beaux panoramas qui soient : la capitale se déploie sous le regard ravi, jusqu'au delà du Nil, jusqu'aux Pyramides. Cette vue figure, du reste, en fond, dans des portraits célèbres de Mohamed-Ali qui le montrent sur un divan, le coude appuyé précisément à une des fenêtres de ses appartements.

Maintenant qu'on a consolidé ce palais, le premier de la dynastie régnante, on compte y aménager un petit musée historique de Mohamed-Ali et de ses premiers successeurs. On y groupera des meubles, des armes, des gravures et des manuscrits éparpillés dans les collections privées. Les visiteurs de la Mosquée et du Palais apprendront ainsi, avec plus d'invite, la prodigieuse histoire de la renaissance égyptienne.



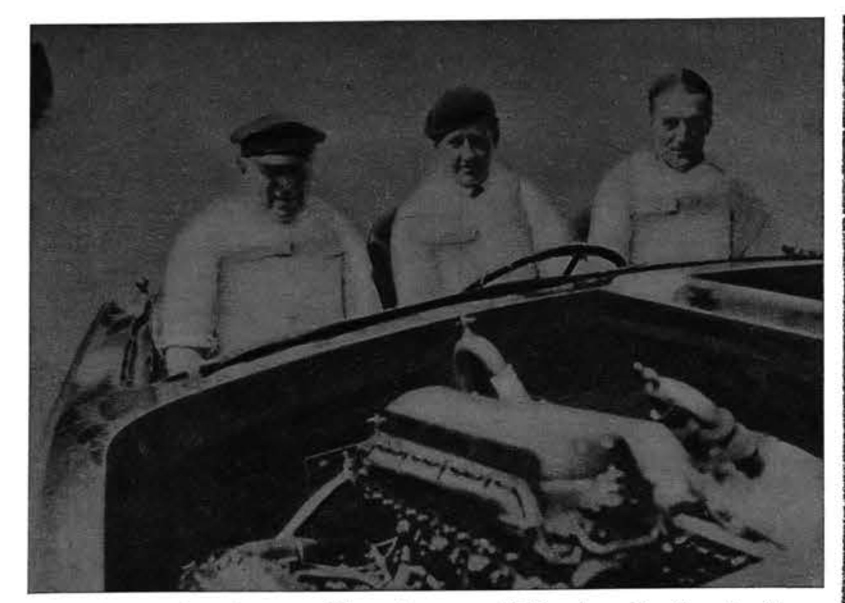
« Je n'ai atteint à ma renommée que par ma volonté et celle de mon peuple » est une devise de Mohamed-Ali qui orne une salle de son palais et qui arrête l'attention des visiteurs.



De cette fenêtre, Mohamed-Ali, pacha d'Egypte, avait une vue sur toute sa capitale. On reconnaît, au premier plan, la mosquée Sultan Hassan et la récente mosquée d'El-Rifaï.



Dans ce petit salon, les panneaux, qui viennent d'être restaurés, représentent des paysages du Bosphore. Ailleurs, ce sont des combats navals d'Ibrahim pacha qui sont figurés.



Ancienne championne, millionnaire, propriétaire d'une île dans les Bahamas, Miss Betty Carstairs (au milieu) conduit ici son propre canot.

L'ILE D'UNE MILLIONNAIRE

Une ancienne championne de courses en canots automobiles — après avoir été pendant douze ans la « reine » d'un îlot perdu des Bahamas — vient de prendre son brevet de pilote.

L'annonce parue dans la presse d'Amérique, selon laquelle Marion Carstairs, internationalement connue sous le nom de Betty Carstairs, venait de se rendre aux Etats-Unis et qu'elle avait demandé la nationalité américaine, a ramené l'attention du public sur cette femme énergique, âgée aujourd'hui de 45 ans, et dont la vie a été aussi mouvementée qu'un scénario de Hollywood.

Depuis 1933 (date à laquelle elle abandonna les courses en canots automobiles après avoir gagné 46 trophées en trois ans), Betty Carstairs a mené une vie relativement obscure, sans être néanmoins dépourvue d'activité, sur l'îlot lointain de Whale Cay, dans les Bahamas.

Sa dernière marotte est l'aviation, et elle vient de passer avec succès, aux Etats-Unis, son brevet de pilote.

Betty Carstairs, qui naquit en Angleterre de parents mi-écossais mi-américains, hérita de £ 1.000.000 à la mort de sa mère, originaire des Etats-Unis.

Elle s'enthousiasma brusquement pour les courses en canots automobiles, et bientôt le monde apprit par les journaux que « Miss Betty Carstairs espère battre le record mondial pour canots à moteur en dépassant les 160 kilomètres à l'heure ».

Elle eut son heure de célébrité entre 1930 et 1933. Elle prit part à plusieurs courses internationales, en Angleterre ou en Amérique, et sa course la plus fameuse eut lieu en 1933, lorsqu'elle essaya d'enlever à Car Wood, alors champion des Etats-Unis, la célèbre coupe Hamsworth. Elle fut battue d'un cheveu, et abandonna, par la suite, les compétitions de cette sorte.

Un jour, en lisant un journal, ses yeux furent attirés par l'annonce suivante : « Ile à vendre ; paradis tropical de 10 kilomètres carrés ».

L'îlot s'appelait Whale Cay, du groupe des îles Berry, à l'extrême limite des Grands Bahamas, à 48 kilomètres de Nassau, la capitale. Elle acheta l'îlot pour 8.000 livres.

Mais lorsqu'elle visita son île pour la première fois elle reçut un choc. Loin d'être un paradis tropical, l'îlot ne présentait, tout au long de ses 3.000 acres, que broussailles et paysages désolés.

« Elle n'y tiendra pas longtemps », dirent ses amis. Mais ils se trompaient. Betty Carstairs s'avéra être une organisatrice experte et une femme d'action.

Le problème le plus urgent consistait à trouver de la main-d'œuvre. Des îles voisines, elle recruta des nègres par centaines. Elle importa ensuite des tonnes de matériaux de construction, des machines pour bâtir des routes, des instruments agricoles, des semences.

Habillée d'une salopette, Betty faisait tous les jours le tour de l'île dans son automobile pour diriger, encourager et guider sa petite colonie de 500 ouvriers. Tous jouissaient de conditions de vie idéales. Ils étaient bien logés, bien nourris et bien rétribués. Au bout d'un certain temps, elle gagna l'affection de ses subalternes et transforma son île sauvage en une colonie se suffisant à elle-même.

Elle commença par faire construire 24 kilomètres de bonnes routes, de solides maisons pour ses ouvriers nègres ainsi qu'une jolie demeure pour elle-même, entourée d'un magnifique jardin. Puis elle érigea une église protestante dirigée par un pasteur, une école, un petit hôpital. « Docteur » Carstairs faisait même parfois de petites opérations.

Bientôt Whale Cay eut son propre musée, sa salle de bal, son port, son phare, sa station de radio et sa centrale électrique. En 1937 la station de radio fut officiellement enregistrée et Londres était facilement capté.

Une usine produisant des canots automobiles fut édifiée. Whale Cay devint également une communauté campagnarde. Des asperges, des betteraves, des céleris, des concombres et des carottes furent tirés d'un sol jadis aride. Des marécages furent convertis en rizières. Des plantations de cocotiers furent établies. Malheureusement, le marché de Nassau n'était pas assez important pour permettre l'écoulement de tous ces produits. Aussi plusieurs denrées pourrissaient sur place faute d'acheteurs.

Il n'y avait pas de police dans l'île, mais Betty « gouvernait » avec fermeté et justice ses employés, qui venaient de toutes les parties des Bahamas. Cette femme étonnante fut bientôt appelée « la Reine de Whale Cay ».

Avec l'entrée en guerre de l'Amérique, des terrains d'atterrissage commencèrent à être construits à Nassau. Des salaires élevés, contre lesquels Betty ne pouvait lutter, attirèrent tous ses ouvriers. Les nègres émigrèrent à Nassau et la Whale Cay commença à se disloquer.

Betty élabora un plan mobilisant les ouvriers de la colonie ; mais ce plan fut rejeté par le duc de Windsor, alors gouverneur des Bahamas.

Pendant la guerre, le luxueux yacht *Sonia* appartenant à Betty fut converti en bateau marchand capable de transporter 250 tonnes de fret. Il devint le « navire-amiral » d'une flottille, dirigée par elle, servant au transport des bananes, du sucre, du rhum et de la glace pour conserver le poisson. Cette flottille faisait la navette entre la terre américaine, les îles Caraïbes et les Bahamas. La nourriture étant rare par suite d'une pénurie de moyens de transport, ce fut la « flotte » de Carstairs qui sauva les Bahamas d'une crise de sucre. Elle transporta même des cargaisons entières de bananes jusqu'à Miami, en Floride.

En août 1942, Betty Carstairs devint l'héroïne du jour en sauvant 47 marins, d'un navire américain torpillé, qui s'étaient réfugiés sur une petite île des Caraïbes après avoir vogué à la dérive pendant 32 jours dans un canot de sauvetage.

Maintenant que la guerre est terminée, cette millionnaire d'origine britannique cherchera certainement à dépenser son abondante vitalité dans de nouvelles entreprises américaines. Elle gardera Whale Cay et continuera à la visiter. Son cœur est toujours dans les Bahamas, mais son énergie est digne de plus larges horizons.

«JE CROIS A UNE DÉVALUATION DU FRANC ET DE LA LIVRE» nous dit le Prof. EMILE JAMES

M. le Prof. Emile James, qui est de retour parmi nous, est bien connu en Egypte. Il a formé de 1934 à 1938 des centaines d'élèves de licence et de doctorat. En dehors de l'Ecole de Droit, il s'est fait apprécier par ses études sur l'économie égyptienne et par les conférences qu'il a données à la Société Fouad Ier d'Economie Politique, de Statistique et de Législation.

Au moment où les questions économiques et financières recommencent à retenir l'attention du public, il nous a paru intéressant de connaître l'opinion de M. le Prof. James sur un certain nombre de questions actuelles.

LA DÉVALUATION DU FRANC

— La fixation en 1944 du cours du franc à 200 fr. la livre et à 50 fr. le dollar était artificielle. La hausse des prix qui a été enregistrée en France après la libération a encore accusé ce caractère. Sommes-nous, dans ces conditions, à la veille d'une dévaluation officielle du franc ?

— Je continue personnellement de croire, nous répond-il, à une dévaluation du franc, en dépit de certains démentis officiels. Mais je reste persuadé que celle-ci sera beaucoup moins accusée que certains milieux de spéculateurs l'imaginent en Egypte ou ailleurs. Le niveau des prix en France ne rend pas nécessaire une très forte dévaluation. Certes, il s'est élevé beaucoup plus qu'en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, mais cette hausse est, en fait, bien loin d'atteindre les coefficients fantaisistes dont parlent certains journaux égyptiens ou certains voyageurs rentrés de France récemment.

« Ces voyageurs ne se rendent pas compte qu'ils ont eu recours exclusivement au « marché noir » et même à certaines zones du marché noir auxquelles les acheteurs français ne s'adressent pour ainsi dire jamais. Ils n'ont pas su se débrouiller et ont été victimes de véritables gangsters.

« Les prix « véritables » sont beaucoup plus bas pour les Français de France, même au « marché noir » ou au « marché gris ». Quant aux journaux du Caire, les nouvelles qu'ils donnent à cet égard sont totalement fausses, et ces erreurs tiennent peut-être parfois à des besoins très intéressés de publicité. J'ai été profondément indigné d'y lire, par exemple, que la Parisienne élégante avait besoin pour s'habiller de 2.400 livres par an. Avec une pareille somme, je me charge d'habiller et de faire vivre totalement une famille bourgeoise de 7 ou 8 personnes.

« Les prix exorbitants auxquels certains produits français, par exemple certains parfums, sont vendus en Egypte révèlent bien plutôt la cupidité des commerçants que la hausse de nos prix. Ils représentent parfois une multiplication par 6 ou 7 des prix de Paris.

« L'élévation des prix en France, d'autre part, est due plus à la disette qu'à des raisons monétaires, en sorte qu'avec l'intensification de la production les prix du marché noir baisseront indubitablement.

« La reprise du commerce français d'exportation rend donc nécessaire une dévaluation, mais une dévaluation beaucoup moins forte qu'on ne le croie.

« Quand aura-t-elle lieu ? Je ne saurais le préciser.

« Je crois, d'ailleurs, que le taux de cette dévaluation, qui devrait à mes yeux s'établir à l'occasion d'un nouvel accord général sur les parités monétaires, ne doit pas être uniforme. Je m'explique : peut-être vis-à-vis du dollar une dépréciation du franc de l'ordre de 2/3 serait-elle justifiée, mais je ne crois pas qu'on doive aller au delà d'un doublement de la valeur du sterling par rapport au franc. Il faut, en effet, s'attendre à une certaine appréciation du dollar par rapport à la livre anglaise. »

AVENIR DE LA LIVRE

— Ainsi, vous envisageriez une dévaluation de la livre sterling par rapport au dollar ?

— Je ne puis connaître ni chercher à deviner les intentions des autorités monétaires britanniques, surtout leurs intentions immédiates.

« Je puis seulement constater que les prix officiels en Grande-Bretagne ont beaucoup plus monté qu'aux Etats-Unis, que le manque de certaines marchandises après la fin des accords prêt-bail pourrait bien faire naître une sorte de marché noir en Angleterre et que, pour assurer ses exportations, l'Angleterre appauvrie pourrait, un jour ou l'autre, souhaiter un certain fléchissement de la livre.

« Je me demande, d'autre part, si la Grande-Bretagne pourra longtemps supporter une dette interne du poids de celle que la guerre lui laisse. Eu égard au niveau actuel des prix et des affaires, cette dette va imposer au contribuable britannique de demain des sacrifices considérables. Je me demande si l'on ne sera pas à la longue amené à envisager en Grande-Bretagne un allègement de cette charge par une diminution de la valeur de la livre. Un relèvement du niveau des prix et des affaires en amenant une extension de la matière imposable pourrait permettre la solution d'un problème budgétaire très délicat. »

L'ENTR'AIDE ÉCONOMIQUE INTERNATIONALE

— Que pensez-vous des accords économiques internationaux ?

— Les entretiens financiers de Washington, à mon sens, doivent aboutir. Un accord interviendra entre les deux gouvernements anglais et américain à plus ou moins brève échéance, pour la raison bien simple que la Grande-Bretagne a absolument besoin des crédits américains et que les Etats-Unis ont besoin d'exporter.

« J'espère que le plan de Bretton Woods sera appliqué, mais, au préalable, il y aura lieu de régler toute une série de questions, et notamment de définir le statut définitif de chacune des monnaies. »

SITUATION DE L'ÉGYPTE ET DE LA FRANCE

Nous ne pouvons quitter M. James sans lui demander ce qu'il pense de la situation actuelle de l'Egypte et de la France.

— L'Egypte, nous dit-il, me paraît connaître une très grande prospérité. On y trouve tout ce que l'on veut, et, pour se plaindre de la rareté de certains articles, il faut tout ignorer de la situation actuelle des pays européens.

« La France, en ce moment, est en pleine renaissance économique, en dépit des difficultés du ravitaillement. Les chemins de fer sont surchargés mais marchent régulièrement, partent et arrivent à l'heure. Plusieurs industries sont en pleine reprise, comme l'industrie textile ou celle de l'aluminium. L'industrie sidérurgique est plus lente à se réorganiser.

« La consommation de l'électricité est plus forte qu'avant 1939. Il ne fait pas de doute que cette reprise s'affirmera davantage et s'accentuera le jour où les navires de commerce de la France lui seront restitués par ses alliés. »

G. C.

CHAMPIONS INTERNATIONAUX

L'Egypte possède le plus grand brasseur du monde, et deux nageurs de classe internationale dans la nage sur le dos et dans le crawl.



Ahmed Kandil

L'entraînement de cette dernière année de natation s'est terminé, il y a quelques jours, sur un record olympique battu. A deux ans des prochaines rencontres internationales, le bilan de cette saison permet de fonder les plus grands espoirs pour l'avenir. La guerre terminée, l'activité sportive a repris dans tous les pays, et d'après les résultats enregistrés durant les derniers championnats de natation, l'Egypte se place en premier sur les deux distances principales, dans l'ordre approximatif suivant :

100 METRES NAGE LIBRE :

Egypte	**59' 5/10 (Taha Youssef El Gamal)**
France	**59" 7/10 (A. Jany)**
Etats-Unis	**59" 7/10 (A. Ford)**

200 METRES BRASSE :

Egypte	**2'42" 2/10 (Ahmed Kandil)**
Etats-Unis	**2'53" 7/10 (Verdeure)**

Frnace (temps inférieur non mentionné)

— Vous pouvez l'écrire : nous possédons le plus grand brasseur du monde ! me disait il y a quelques jours Alexandre Ferenczfy, entraîneur de la Fédération de natation. Depuis 1936, quand le record du monde a été établi, il n'y a plus eu un nageur qui ait approché les temps effectués par Kandil cette année.

A un rythme accéléré, les fractions de seconde, et les secondes, ont cédé devant les bras puissants d'Ahmed Kandil. Souple comme une anguille, cet extraordinaire nageur de 20 ans, qui est appelé à la plus grande notoriété dans le domaine sportif, vient de battre deux fois, en l'espace d'une semaine, le record établi par le Japonais T. Hamuro, en 1936.

Kandil doit quitter Le Caire prochainement pour aller terminer ses études en province, car... il va encore à l'école. Son entraînement reprendra probablement au printemps.

— Nous avons aussi deux nageurs de classe internationale dans la nage sur le dos et dans le crawl, a ajouté Ferenczfy. Ce sont Taha Youssef El Gamal et Omar Gohar.

Taha Youssef El Gamal, recordman d'Egypte sur 100 mètres, et 250 mètres nage libre, professeur d'art aux écoles gouvernementales, a réalisé dans le courant de l'été toutes les prévisions de son entraîneur. Il y a quelques années, un reporter avait demandé à Ferenczfy de désigner parmi les jeunes le futur champion de crawl. Il avait indiqué Taha ! A l'heure actuelle, c'est un international d'une certaine envergure. Comme nous l'avons précisé plus haut, son meilleur temps est supérieur à ceux de Ford, champion américain, et de Jany, champion français 1945.



Taha Y. El Gamal

Omar Gohar, jeune officier de l'armée égyptienne, moins doué que les deux précédents, a établi cette année un nouveau record d'Egypte dans la nage sur le dos. Bien que les données pour une comparaison avec l'étranger nous manquent, il est incontestable que le temps de Omar le place parmi les meilleurs nageurs. — I. Z.

Pages d'Album

LE ROMAN D'HITLER ET D'EVA BRAUN

Les autorités américaines d'occupation ont récemment découvert en Allemagne le journal privé et l'album photographique dans lequel Eva Braun-Hitler gardait précieusement un grand nombre de portraits intimes d'elle et de son mari. « Images » a pu s'assurer l'exclusivité de quelques-unes de ces photos que nous reproduisons ci-contre et qui sont une révélation.



CES ENFANTS SONT-ILS DE HITLER ET D'EVA BRAUN ?

A BERCHTESGADEN : LES HITLER ET LEURS CHIENS.

EVA ET ADOLF DANS LE CADRE DE LEUR HOME.

Les pièces à conviction de l'histoire d'amour de Hitler et d'Eva Braun sont là devant nous, sur une table, dans une pièce d'I.G. Farben, illustrant de façon saisissante « l'idylle » du monstre nietzschéen et de la midinette qui cultivait la petite fleur bleue. La photo d'Eva Braun, prise par le photographe officiel du parti nazi, Hoffmann, qui servit d'entremetteur entre sa secrétaire et Adolf, « trop timide avec les femmes », nous montre, sous les traits d'une blonde « gretchen », molle, flasque et lourde, celle qui, la veille du suicide dans Rechskanzlei, désireuse sans doute d'entrer dans l'histoire comme « frau » Adolf Hitler, fit légitimer une liaison de plus de dix ans avec le tyran démoniaque du Troisième Reich. Tous les vestiges de cette « idylle » sont là : une petite médaille miraculeuse des Sœurs de Saint-Vincent de Paul — Eva Braun ne saurait renier son ascendance de fille de la Bavière catholique — un trèfle à quatre feuilles gravé sur tous les objets — symbole sans doute de quelque superstition médiévale — formé de ses initiales enlacées E.B. Puis un petit album de cuir à fermoir d'or commencé le 6 février 1935, où vingt et une pages écrites de main ferme, sans rature, forment une véritable autobiographie sentimentale ; tout s'arrête au 28 mai 1935. Une seule photo de Hitler avec son chien policier... Une vingtaine d'autres albums sont là, soigneusement classés. Ces enveloppes, sur la petite table éclairée par deux projecteurs fixés au plafond, contenant cent mille marks, mille dollars et dix livres sterling, marquent ses autres préoccupations plus terre à terre : la hantise du lendemain, de la misère possible. Une cassette d'argenterie estimée un million de dollars, marquée aux armes de Pologne, sans doute un présent de son bien-aimé, pillé on ne sait où, encore des photos, des albums relatant sa vie amoureuse avec cet Allemand, éternel wagnérien qui, sans doute pour

exalter le mythe des gén
formera son pays en u
L'album s'achève sur qu
rait reproduire les table
de Hitler : les adieux da
d'Eva Braun portés dans
du suicide et de l'autod
Gœbbels... Là s'achève
d'autres vestiges sont e
vêtements que Hitler po
berg : quelques loques,
une paire de souliers po
sovie.

Mais qui est Eva Brau
Sa vie fut un secret, e
Personne ne se doutai
son nom défraya la chr
Et, petit à petit, les
former une légende que
sonne n'est parvenu à
Une « blonde sensuel
— suivant les termes d'
d'hôtel du Führer. Elle
lière de Heinrich Hoffm
quand ce dernier la re
d'une visite... Il en to
Et depuis ce jour — il
quitta jamais son « Lie
Un appartement lui fu
gaden... Elle possédait
un appartement dans l
au n° 77 du Wilhelm



EVA BRAUN ET SA SŒUR GRETEL ETAIENT AMIES.

EVA BRAUN PHOTOGRAPHIEE EN MAILLOT DE BAIN.

LA NATATION ETAIT LA DISTRACTION FAVORITE D'EVA.

LES DEUX SŒURS BRAUN EN TENUE DE PLAGE.

UN PORTRAIT D'EVA BRAUN PORTANT SA SIGNATURE.

EVA SE PRELASSE AU SOLEIL EN ATTENDANT HITLER.

érations de Germains à venir, trans-
ne vision de crépuscule des dieux.
elques pages blanches où on pour-
aux décrits par Kempa, le chauffeur
ns le « bunker », les corps de Hitler,
la cour et arrosés d'essence, la soirée
afé en présence de Bormann et de
la dernière phase du drame ; mais
ncore là, ceux du 2 juillet 1944 : les
tait le jour de l'attentat de Stauffen-
un pantalon, une veste déchiquetés,
rtant la marque d'un bottier de Var-

●

n ?...
t sa mort demeure un mystère...
de son existence... jusqu'au jour où
onique...
détails s'ajoutèrent aux détails pour
, six mois après sa disparition, per-
contrôler...
e, possédant de très jolies jambes »
Arthur Kannenberg qui fut le maître
travaillait comme secrétaire particu-
nn, le photographe officiel de Hitler,
ontra tout à fait par hasard au cours
a tout de suite amoureux...
y a de cela treize ans ! — elle ne
e Adolf »...
t spécialement aménagé à Berchtes-
également une maison à Munich et
maison même du Führer à Berlin,
sse.

Quand ils vivaient à Berchtesgaden, Hitler et Eva passaient leurs soirées assis l'un près de l'autre, à la lumière des chandelles, et à travers les larges fenêtres, ils contemplaient les vallées bavaroises qui s'étendaient à leurs pieds, tandis que, dans un coin de la pièce, Kannenberg jouait en sourdine sur son accordéon... Et souvent Hitler l'accompagnait en sifflant...

La « petite Evi » — comme l'appelait Hitler tendrement — se contentait de mener une vie simple, discrète, dans l'ombre du Führer... Son épouse ? Elle n'avait jamais pensé à lui demander de l'épouser... Hitler lui-même y pensait parfois, mais il s'empressait de rejeter l'idée loin de lui.

— Je me suis spirituellement marié avec mon peuple, expliqua-t-il un jour à son maître d'hôtel, en s'excusant de n'avoir pas donné son nom à sa « petite Evi », malgré la naissance de ses deux enfants...

Leur mort, longuement discutée, n'a pu être confirmée...

Selon la confession que fit le chauffeur du Führer aux autorités alliées après son arrestation, il aurait vu Hitler pour la dernière fois, le 29 avril, dans son abri de la Chancellerie.

Au cours de l'après-midi du lendemain, Otto Guensche, chef de la garde d'élite du Führer, lui ordonna, par téléphone, d'apporter dans l'abri une certaine quantité de gazoline. Quand il y arriva, Bormann et Gœbbels s'y trouvaient déjà.

— J'y vis Bormann transportant le cadavre de « frau » Hitler. Je lui pris le cadavre des bras. Il était encore chaud. Du sang coulait de son sein gauche... Je le portai jusqu'au jardin. Quelqu'un d'autre y avait déjà porté le cadavre du Führer recouvert d'un drap gris. Les cadavres furent placés dans une fosse peu profonde et arrosés de cinq bidons de pétrole. Puis Guensche y mit le feu...

Comme elle avait vécu, la « petite Evi » serait morte à l'ombre de son « Liebe Adolf » !...



LES 25 ANS DE LA BANQUE MISR

Jeudi de la semaine dernière, la Banque Misr célébrait avec éclat le 25ème anniversaire de sa fondation. A cette occasion, S.M. le Roi daigna honorer de Sa présence cette brillante cérémonie au cours de laquelle Il dévoila la statue de Talaat Harb pacha, fondateur de la Banque Misr. Après les vibrants discours prononcés par S.E. Hafez Afifi pacha, président du conseil d'administration de la banque, et par S.E. El Nokrachy pacha, le Souverain monta au premier étage de la banque où un thé réunit les diverses personnalités présentes autour de Sa Majesté qui, avant de se retirer, daigna apposer sa signature sur le Livre d'Or.

PROMENADE AU MUSÉE

M. Etienne Drioton a inauguré des tournées hebdomadaires dans le temps de l'ancienne Egypte et dans l'espace du Musée.

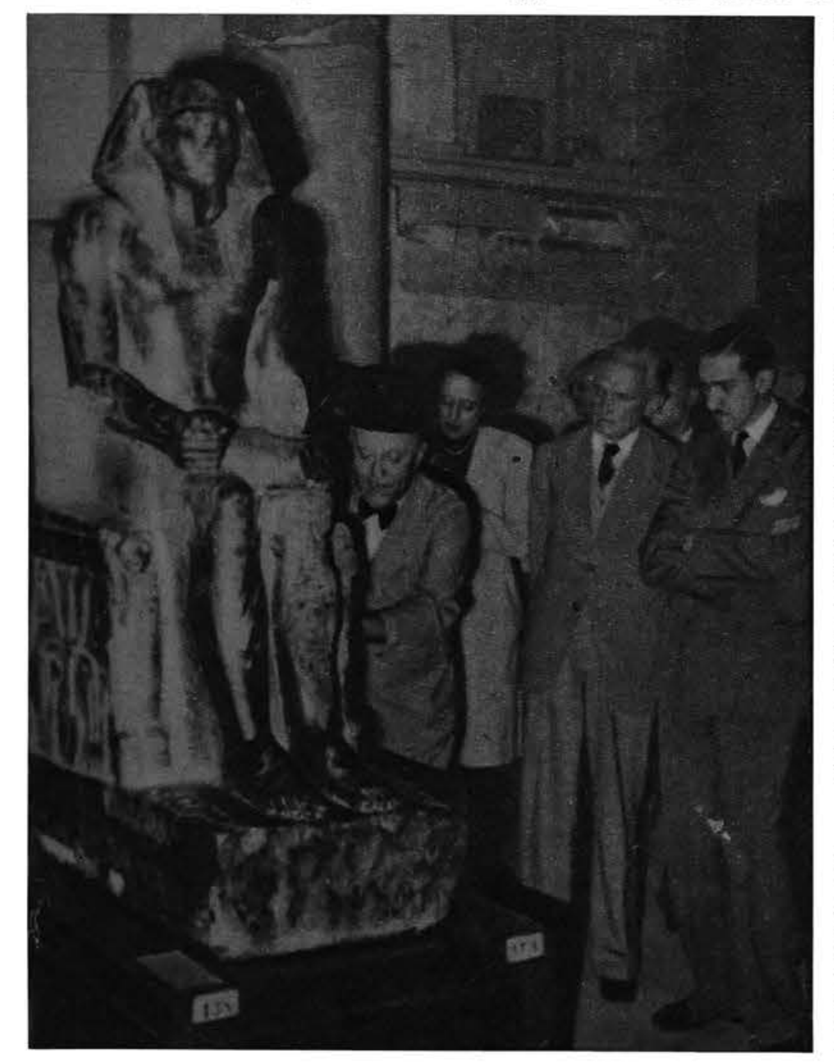
Tous les Cairotes savent où se trouve le Musée Egyptien. Il y en a même qui y sont entrés. Et d'aucuns en connaissent aussi les monuments et les objets principaux, depuis le « Cheikh-el-Beled », aux yeux luisants, jusqu'aux orfèvreries de Tout-Ankh-Amon, ce nouveau riche de l'antiquité. Mais combien sauraient se retrouver chronologiquement ou méthodiquement dans le fouillis des 4.000 ans d'histoire accumulés dans le dédale des corridors, des galeries, de l'atrium et des escaliers ? Il y a, certes, à cet effet, le secours monnayé du drogman qui ne confond pas toujours Ramsès II avec Cléopâtre. Mais voici qu'une bonne fortune échoit au visiteur éventuel du Musée Egyptien : tous les vendredis, sur le coup de trois heures, c'est le directeur général du Service des Antiquités lui-même qui conduira à travers les salles le groupe privilégié qui sera présent au rendez-vous avec le passé. Comme on le pense bien, ce guide exceptionnel ne se contentera pas d'indiquer du doigt un colosse de granit ou une fiole d'aromate ; chacune de ces tournées hebdomadaires — et il y en aura une dizaine au cours de la saison — sera une conférence-promenade dans le temps de l'ancienne Egypte et dans l'espace du Musée de la rue Mariette Pacha.

Pour ses débuts dans ce cumul de premier égyptologue et de cicerone bénévole, M. Etienne Drioton a décidé, l'autre vendredi, d'initier l'assistance qui l'entourait aux conditions sociales du pays, jadis et naguère, en illustrant son exposé avec les pièces conservées au Musée et dont il a la haute charge. Son débit alerte et — faut-il le dire ? — alimenté par la plus sûre érudition, a été un régal pour le cercle d'auditeurs dont plusieurs, penchés sur un calepin, notaient en sténographie — cette écriture hiéroglyphique moderne — la façon dont vivaient les Egyptiens sous les Pharaons.

C'est de mémoire, hélas ! (et quand je n'étais pas distrait par l'élégance de jolies femmes qui regardaient au passage Nofret, Hatchepsout ou Nefertiti, leurs aînées de trois mille ans) que j'ai retenu ceci : l'Egypte était un Etat nettement centralisé avec pour seule noblesse la famille pharaonique et, plus tard, les prêtres et les hauts fonctionnaires. Il n'y a pas de document établissant que la plèbe, qui formait le plus clair du reste de la population, était socialement malheureuse. Tout au contraire, c'était une petite classe intermédiaire de « bourgeois » libres qui, peu enviée, passait pour souffrir le plus de ce statut public. « L'homme sans maître est une calamité », assure un conte du Moyen-Empire. Quant à la vie de famille, elle ne manquait pas déjà de modernisme : la femme n'était pas inférieure au mari (toute réserve faite de son rôle de femme) ; elle jouissait de la libre disposition de ses biens et il n'existait pas de puissance maritale.

La classe laborieuse tirait ses moyens de subsistance soit des métiers les plus humbles, soit des travaux publics entrepris par le gouvernement (constructions des temples, digues, canaux). C'était un vrai plaisir, après avoir admiré la majesté de Chéphren figée dans le diorite, de voir s'animer, par la parole magique et les passes de M. Etienne Drioton, les maquettes trouvées dans les salles funéraires et représentant un atelier de menuisier, un jardin de plaisance, la revue du bétail ou des fileurs à l'ouvrage dans une cour. Comment ne pas savoir gré au guide éminent, d'avoir mis en évidence cette Egypte populaire, constructrice des pyramides, et renfermée, à présent, dans les vitrines d'un musée !

J. M.



Devant Chéphren, constructeur de la deuxième pyramide de Guizeh, M. Etienne Drioton, directeur du Service des Antiquités et guide bénévole, donne aux participants à sa conférence-promenade des explications sur le pouvoir sous les Pharaons.

Cette Semaine...

MATISSE ET PICASSO PAR GEORGES SABBAGH



Ce fut une double bonne fortune que d'entendre parler Georges Sabbagh, vendredi dernier, devant la salle comble du Lycée Français : d'abord parce que c'était la première fois qu'il prenait la parole devant un vaste auditoire (mais il n'en parut rien, tellement le débit était aisé) ; ensuite, et surtout, parce que le sujet de la conférence n'était rien moins que l'*Ecole de Paris* qui, depuis plusieurs dizaines d'années, n'a cessé d'occuper une place prépondérante dans l'histoire de la peinture contemporaine.

Peintre de grande notoriété dont l'art a été consacré à Paris précisément, Georges Sabbagh était tout indiqué pour faire un exposé de l'évolution de la peinture. Le Salon d'Automne, dont il est un ancien président du jury, lui en a donné le précieux prétexte puisque cette exposition, un des événements de la vie artistique parisienne, résume toutes les tendances picturales d'aujourd'hui. Mais avant d'entamer son sujet, Georges Sabbagh a voulu faire part de l'impression ressentie quand, au bout de ces longues années de guerre qu'il a passées en Egypte, son pays natal, il a retrouvé ses grands confrères et amis de la France adoptive, meurtrie et renaissante. Il l'a fait avec une émotion communicative.

Des considérations personnelles, donc de grand intérêt, l'ont conduit après ce préambule sentimental à prendre position devant l'aspect panoramique que présente le Salon d'Automne. Celui-ci est dominé par deux figures désormais historiques : Matisse et Picasso. Le premier jongle avec la couleur : chez lui, « la coloration, et non le coloriage, atteint aux plus hauts sommets de la plénitude colorée ». Pourtant, devant une matière qu'il trouve bien mince, Georges Sabbagh se demande ce qui restera dans quelques années de la peinture de Matisse. Chez Picasso, éclectique et novateur étonnant, il y aurait « un mystificateur... mystifié, peut-être, lui-même ».

Mais la double influence énorme de Matisse et Picasso n'est pas seule à jouer dans l'Ecole de Paris. Et Georges Sabbagh de mettre en évidence la tendance qu'il appelle « humaine » et à laquelle il attache les noms de ses grands aînés Dunoyer de Segonzac, Vlaminck, Derain et Othon Friesz (qui, par ailleurs, auraient eu la faiblesse de se laisser entraîner à des compromissions pendant l'occupation ennemie). Loin de toute excentricité, les peintres de cette manière « interrogent la nature pour en tirer le plus d'expression » au dire de Georges Sabbagh, dont la conférence écoutée attentivement fut, ensuite, diversement commentée par l'assistance.

PEINTRES DU CAIRE

Bien qu'incomplète, l'exposition collective organisée par le Foyer d'Art est bien représentative des deux tendances principales qui animent le mouvement artistique du Caire. L'heureux agencement des envois sur la cimaise indique discrètement ce parallélisme. La peinture sage et appliquée, qui veut reproduire le monde apparent, est illustrée par des envois de Sanad Basta, Mme S. Chaker, — son paysage de *Royat* est lumineux — Hosni El-Banani, Bonello Peppo ou Mme Sophie de Romer dont un pastel, *Fleurs*, est un exemple du genre.

Pour le visiteur qui exige une interprétation de l'objet, l'expression d'une personnalité ou encore un effet pictural pur, une dizaine de toiles accrochées au Foyer d'Art arrêteront surtout son attention. Il y a là un *Intérieur* de Gaston de Vaux, à la manière de Vuillard, où l'âme d'une pièce est rendue avec une sensibilité évidente. Achod Zorian a esquissé un *Nu* aux volumes cernés avec maîtrise et d'une pâte savoureuse. Ayant assimilé les découvertes de Matisse et de Picasso, Mlle Arte Topalian, en évolution continuelle, fait montre de son talent certain dans une ravissante *Tête* de garçonnet rose et blafarde à la fois. *Le Vase bleu* d'Armand Maridel, coloré, grumeleux et traité à la façon d'une céramique, est des plus agréables à la vue. De Mme Bachatly, *Jardin*, et de Mme Suzy Green-Viterbo, *Jardin* également, sont attachants. Anthony Page a répété en camaïeu rehaussé d'un rose vif son *Djeddah* déjà admiré. Enfin, dans le genre illustratif : une œuvrette plaisante, *Le Chapelet* de Mrs Muriel Cox, et l'*Etude* n° 31 de Sevek qui témoigne d'une habileté et d'une profondeur admirablement conjuguées.

MOLINARI ET L'ORCHESTRE DE PALESTINE



Il semble bien que, depuis le passage fulgurant de Toscanini, aucun chef d'orchestre n'ait soulevé en Egypte autant d'enthousiasme que Bernardino Molinari. Il est vrai que son jeu, d'une rigueur extrême qui n'exclut pas l'élégance, n'a pas démenti la grande notoriété qui l'avait précédé. Sa baguette prestigieuse sait tirer des instruments toute l'âme des partitions, et l'on s'en est rendu compte deux soirs de suite, quand de l'Orchestre de Palestine, désormais familier aux Cairotes, il a obtenu des effets de tout premier ordre. Qui prétendra encore qu'un orchestre, même des mieux composés comme c'est précisément le cas de celui de Palestine, ne dépend pas de son chef ? Une preuve de plus en a été donnée, par ailleurs, par les deux programmes fort différents en valeur (au premier seul figurait ce que l'on est convenu d'appeler une musique purement symphonique), mais exécutés pareillement à la perfection.

Un manuscrit de Vivaldi, qui se range parmi les créateurs du concerto, trouvé à la Bibliothèque Nationale de Berlin par Molinari lui-même, a ouvert le premier programme avec son rythme prenant. D'Ottorino Respighi — on connaît ses *Fontaines de Rome* aux sonorités debussystes — le *Concerto Grégorien*, dont c'était la première audition en Egypte, a permis au soliste Rudolph Bergmann de tirer de son violon les expressions les plus élevées des anciennes mélodies de l'église. La Symphonie dite *Pastorale* de Beethoven, si descriptive en dépit de ce qu'en disait Beethoven lui-même : « C'est plus une expression de sentiments qu'une peinture », a connu, avec Molinari, une interprétation magistrale. Enfin, le poème symphonique de Paul Dukas, *l'Apprenti Sorcier*, fut vraiment un sortilège musical.

Au second programme, la *Pathétique* de Tchaïkovsky, la dernière œuvre de ce compositeur déjà ombrée par la mort, a été rendue avec un tragique sourd et poignant. En contraste, la *Suite* de Corelli était composée de danses savoureuses et spirituelles, et les *Variations* de Brahms sur un thème de Haydn charmèrent par leurs huit métamorphoses tantôt légères et fugitives, tantôt décidées. Deux *Ouvertures* de Verdi — dont l'une en bis, pour contenter le public debout, applaudissant à tout rompre et ne voulant pas quitter la salle — complétèrent avec éclat l'inauguration sensationnelle, par Molinari et l'Orchestre de Palestine, de la saison musicale au Caire.

RÉCITAL DE CHANT SELMA DIAB

C'est devant une belle chambrée que Mme Selma Diab a donné le 20 novembre dernier, dans la salle du Lycée Français d'Alexandrie, un récital de chant qui fut vivement apprécié. Le talent vocal de Mme Selma Diab n'est plus à faire, et ceux qui eurent l'occasion de l'entendre furent très agréablement surpris par sa voix nuancée et l'intensité de son timbre.

Après avoir interprété des œuvres de Gluck, Scarlatti, Mozart, Schumann, Gretchaninow et Duparc, Mme Selma Diab fit entendre des mélodies de sa composition qui furent vivement applaudies, car Mme Diab joint à des talents de cantatrice des dons certains de compositrice. Signalons la riche harmonie du *Pardon*, la force dramatique des *Feuilles d'or*, la douceur et l'accent nostalgique de *Princesse en deuil*, l'atmosphère de *Celle qui attend* et enfin la grâce primesautière de *l'Aube printanière*.

Dans la salle, la présence de S.E. le Gouverneur d'Alexandrie et Mme Hassouna bey, du consul de France et Mme Dutard, du consul du Liban et Mme Dahdah et de plusieurs personnalités égyptiennes et étrangères rehaussait l'éclat de cette assemblée qui réserva à Mme Selma Diab un accueil des plus chaleureux.

14 Jours sur un Bateau

En route pour Londres, notre correspondante dans la capitale britannique nous envoie ses impressions de voyage.

A l'aube, après une nui blanche dans l'affolemen des malles trop pleine train chargé de gens aux ux bouffis de sommeil et de mes...

A Port-Saïd, les douaniers ont sourire ; ils commencent à oir l'habitude de ces départs ur l'Europe où, dans les mal- -armoires les plus élégantes, gnent les bouteilles d'huile et sacs de café.

Les enfants, énervés par l'a- te et le va-et-vient, pleurent. e jeune Tahitienne traîne un tant blond aux yeux bleu angement bridés. Cela fa an qu'elle voyage, allant de iti vers la France où l'attend un mari, qui sans doute a lui aussi des x bleus.

500 compagnons de voyage nous ont précédés à bord du « Donnotar tle ». Officiers et hommes de troupe qui rentrent chez eux en congé ou n pour être démobilisés.

On nous case dans des cabines dont le nombre de couchettes a visible- ent été doublé. Il y a quatre stewardesses pour s'occuper des femmes et enfants. Pour que tout le monde puisse prendre un bain, il faut limiter inq minutes seulement les délices de l'eau chaude. Dans l'eau de mer avon ne mousse pas, mais nous avons droit à un « tub » d'eau douce.

A part cela, le soleil brille, la nourriture est abondante et de bonne qua- e et l'on peut se dorer sur le pont supérieur, nos bouées de sauvetage guise d'oreillers. Une nonnette lit son livre d'heures. Depuis que les x de la côte égyptienne, qui pendant longtemps nous ont suivis en mer, disparu à l'horizon, nous n'avons plus vu terre. Les marsouins font les mbanques autour du navire et nous avons envie de leur jeter des pias- . Parfois un navire nous croise. Les nuits sont étoilées comme un décor music-hall.

ALTE : TROIS HEURES D'ARRÊT !

Un avion de la R.A.F. rase nos mâts ; c'est bien l'oiseau que l'on s'attend rouver à Malte. Les lorgnettes passent de main en main. Nous entrons s le port de La Valette. Les hommes sont silencieux ; ils regardent les aordinaires murailles construites par les Croisés et les maisons détruites les Allemands.

Des canots amènent à bord de nouveaux compagnons de voyage, des ma- n, dont les cols bleus forment un motif de papier peint.

Défense d'aller à terre. Dans le luxe des derniers couchers de soleil mé- rranéens, l'île héroïque petit à petit s'estompe.

OULON, CIMETIÈRE MARIN

La côte nord-africaine défile devant nous. Les artistes du bord discutent s diverses tonalités d'ocres et de bruns. Les autres pointent un doigt ré- iscent vers les plages où l'on s'est battu, les collines que l'on a prises.

Devant mes lorgnettes passent en kaléidoscope des petits villages blancs les vignes. Le tout a l'air extraordinairement paisible. La terre oublie te le tumulte des batailles.

Nous entrons à Toulon dans le port de l'arsenal. Il y a là trois navires vants et tant de navires morts !... Rien de plus triste qu'une épave marine. omme les êtres, la mort laisse les bateaux dans des attitudes crispées. est tantôt une proue, tantôt une poupe, tantôt une cheminée qui sort de u. Et la rouille a pris une couleur lie de vin...

Sur le quai, des hommes qui ont froid battent de la semelle. Des prison- s allemands en « feldgrau » chargent un navire aux couleurs espagno- chamarrées sur ses flancs. Un neutre, et que même à distance l'on ne trompe pas !

Il pleut sur Toulon, sur les bagages des gens qui débarquent, sur les sonniers de guerre, sur le navire neutre et sur les bateaux morts. Par osité, j'offre un paquet de cigarettes à un vieux débardeur qui a reçu malle sur les pieds. Aucun médicament n'aurait pu avoir un effet plus taire.

Le bateau a reçu l'ordre de poursuivre sa route vers l'Angleterre. Après taines palabres, on m'autorise à rester à bord. Je reste seule passagère ec quelque trois mille compagnons de voyage. Ce n'est pas très régle- ntaire, mais les journalistes ont l'habitude de passer outre aux règle- nts.

BRALTAR ET L'ESPAGNE

Mal de mer... La couchette plonge, tourne en rond, replonge, tourne en d. Les pilules du docteur ne servent à rien. Il faut plus de courage pour onter la salle à manger avec son odeur de « kippers » au petit déjeuner, de rentrer dans la cage aux lions. Sur ma couchette, je me tiens des cours d'une haute portée morale. Prestige du féminisme, prestige de presse... Le mal de mer est plus fort que mon sens du sacrifice. Au diable s les prestiges ! Je garde le lit.

Bien entendu, les deux médecins du bord accourent. Et avant de me quit- chacun me glisse en confidence qu'il ne se sent pas bien non plus.

rate Gibraltar. Gibraltar était devant le hublot pendant plus d'une heu- et je ne l'ai pas vu. Je ne me le pardonnerai sûrement jamais.

UTHAMPTON : HOME SWEET HOME



Le « channel » est gris et cal- me comme un lac. On n'a ja- mais vu ça ! Les hommes prêts à débarquer depuis l'aube chan- tent. Deux remorqueurs nous poussent vers le quai. Il y a foule de bateaux. L'orchestre mi- litaire se dépêche de sortir ses cuivres pour recevoir dignement ces enfants prodigues. De part et d'autre, on échange des quo- libets...

Le train est bondé. Dans le fourgon à bagages, assise sur mes malles, mon billet de pre- mière en poche, je regarde dé- filer, toute verte et rousse, une Angleterre pour estampes du 17ème...

G. S.

la maison d'en face

Si avec ça, il n'est pas guéri de son somnambulisme j'y renonce!

HONK!

EDUQUEZ VOTRE MÉMOIRE

que voulez-vous, ma chère! moi j'aime l'imprévu

qu'est ce que vous faites tous là dessous?

pour une raison qui m'échappe, je ne semble pas plaire à votre père!

MADAME LÉA voyante

nous attendons que le balcon s'écroule!

vous vous rappelez? vous m'aviez prédit qu'un grand brun traverserait ma route

Bernard









JUAN SINTÈS N'EST PLUS...

Bien qu'on sût qu'un mal incurable le tenaillait depuis quelque temps, c'est avec émotion que la nouvelle de sa mort s'est répandue, mardi, dans les salles de rédaction dont il était l'enfant terrible, dans les bureaux des ministères ou il avait de vieilles relations, partout en ville où sa silhouette caractéristique était bien connue. Coiffé d'un sombrero, en bon Espagnol qu'il était, un sourire malicieux retroussant le coin de sa bouche, et, par moments, secoué du petit rire aigu dont il accompagnait ses calembours, Juan Sintès a campé, trente ans durant, un personnage original dans les milieux les plus divers de la capitale. C'était, certes, un amuseur sans égal dont la fantaisie était, au demeurant, doublée d'une observation subtile et pénétrante. Mais, artiste avant tout et dans le tréfonds, c'est à l'art, auquel il avait consacré sa raison d'être, qu'il devait — et devra sans doute encore longtemps — le plus clair de sa renommée.

Peintre d'un métier probe, à la palette fondamentale, il a brossé des toiles dont peu de gens connaissent la valeur, pour la bonne raison qu'elles n'ont jamais affronté les feux de la cimaise. En effet, Juan Sintès, qui était de tous les vernissages où sa présence était recherchée et consultée, n'a jamais consenti à faire étalage de sa propre peinture. Pourtant, c'est bien en tant que peintre qu'il fut engagé, un des premiers, à l'Ecole des Beaux-Arts ; et son passage dans cette pépinière d'artistes égyptiens a laissé des traces durables.

C'est qu'une carrière, toute nouvelle alors en Egypte, allait s'ouvrir devant lui et le couvrir d'une popularité insolite. Il s'y lança avec toutes les possibilités que lui fournissait son esprit pétillant ou caustique, selon l'humeur ou le hasard des journées. Et l'on vit circuler, pour la première fois dans ce pays, des caricatures admirables, des portraits-charges jamais plus égalés, marqués au coin du talent le plus sûr et portant cette signature dont le prestige devait aller grandissant : Juan Sintès.



Juan Sintès, par lui-même.

On vit bientôt toute la presse d'Egypte se disputer le contenu de ses cartons. Artiste au crayon acerbe, Juan Sintès a ainsi longtemps collaboré à toutes les publications de la Maison Al-Hilal, que ce fût *Al-Mussawar*, *Al-Itnein* ou *Images*. C'est pourquoi sa mort attriste si profondément toute notre famille rédactionnelle qui n'entendra plus jamais ses saillies plaisantes ni son rire espiègle.

Mais les œuvres de Juan Sintès lui survivent, rangées qu'elles sont dans la lignée de celles de Daumier et de Forain. Nous les regarderons toujours avec un sentiment d'admirative amitié.

POUR VOTRE WEEK-END

Nous consacrons notre rubrique cette semaine à une série de problèmes et de combinaisons avec des chiffres. Ces « trucs » frappent par leur étrangeté et paraissent mystérieux au premier abord. Ils sont tous basés sur des vérités mathématiques.

1. — Dites à quelqu'un d'écrire, sans vous les montrer, les nombres suivants : le nombre représentant l'année de sa naissance, celle d'un autre événement important dans sa vie, son âge, enfin le nombre d'années écoulées depuis cet événement. Demandez-lui ensuite d'additionner tous ces nombres. Le résultat obtenu sera toujours 3890. Pourquoi ?

2. — Demandez à un ami d'écrire un nombre de trois chiffres, d'intervertir l'ordre de ces chiffres et d'obtenir ainsi un nouveau nombre. Dites-lui ensuite de soustraire du plus grand des deux nombres, le plus petit. Laissez-le libre de barrer à son choix un des chiffres du résultat et de vous communiquer le total des chiffres restants.

Il vous suffira, pour connaître le chiffre barré, de soustraire cette somme du multiple de 9 le plus proche. Par exemple, si la somme est 13, vous direz que le chiffre barré est 5 (18-13).

3. — Demandez à un ami quel est le chiffre qu'il calligraphie le plus mal. Donnez-lui le nombre 12345679 et dites-lui de le multiplier par neuf fois le chiffre choisi. Le résultat qu'il obtiendra sera des plus étranges. Comment l'expliquez-vous ?

4. — Si vous voulez connaître l'âge, ainsi que l'anniversaire d'une dame, il vous suffira de procéder comme suit : Demandez-lui d'écrire le jour du mois de sa naissance, de multiplier ce nombre par 2, et d'ajouter au produit 3. Dites-lui ensuite de multiplier le résultat par 50, d'ajouter au produit le numéro du mois de sa naissance, plus 5, et de multiplier le tout par 100. Demandez-lui d'y ajouter son âge, en années, et de vous communiquer le résultat.

De ce résultat, soustrayez 15500. Le nombre obtenu vous donnera l'âge de la dame (deux derniers chiffres), le mois de sa naissance (deux chiffres suivants), enfin le jour (derniers chiffres). Si, par exemple, le nombre obtenu après la soustraction est 250321, vous pourrez déduire que la dame est née le 25 mars et qu'elle a 21 ans.

5. — M. Smith décida un jour de vendre son automobile aux enchères. Parmi les acheteurs qui se présentèrent, MM. Brown et White paraissaient particulièrement désireux d'acquérir la voiture. C'est pourquoi, quand les enchères eurent atteint le chiffre 95, ils prononcèrent en même temps : 100 livres. Comme aucun des deux ne voulait se départir de son droit, et que, d'autre part, ils ne voulaient pas entendre parler d'un prix supérieur, M. Smith décida de recommencer l'enchère entre Brown et White sur une nouvelle base. La première enchère, ainsi que toute surenchère ne devraient pas dépasser 10 livres et elles devraient se faire en chiffres entiers. Le premier des deux à atteindre le chiffre 100 serait le gagnant. White, après avoir mûrement réfléchi, demanda à parler le premier, et, effectivement, il obtint gain de cause. Comment s'y prit-il ?

SOLUTIONS

1. — Si l'on ajoute l'année de la naissance de quelqu'un à son âge, le total doit nécessairement être l'année en cours. De même pour tout autre événement. Donc, le total est bien de 1945 × 2 = 3890. C'est simple, mais il fallait y penser.

3. — Le résultat obtenu est, en fait, tout à fait normal. Le nombre 12345679 a été choisi parce que, multiplié par 9, il donne pour résultat 111111111. En multipliant 111111111 par n'importe quel chiffre, on obtiendra autant de fois la répétition de ce chiffre.

5. — White a fait le raisonnement suivant : « Si j'arrive le premier au chiffre 89, la victoire me sera assurée. En effet, le minimum que Brown puisse ajouter étant 1 et le maximum 10, je pourrai toujours compléter le chiffre 100. Il en est de même des chiffres 78, 67, etc., qui me permettent d'arriver le premier à 89. En rétrogradant ainsi de 11 en 11, j'arrive au chiffre 1. Donc, si je commence le premier par une enchère d'une livre, je suis sûr de mon fait. Après 1 je dirai 12, puis 23, etc., et ce, quelle que soit la surenchère de Brown.





Recettes de Hollywood



Les stars de cinéma, et particulièrement les stars américaines, ont tous les dons. Elles dansent, chantent, peignent, sculptent, écrivent et, au surplus, ne dédaignent pas les soins ménagers. Il y a à Hollywood une véritable passion pour la cuisine : passion dévorante qui est, pour les femmes, l'occasion unique de mettre d'adorables petits tabliers en organdi et dentelles et, pour les hommes, de prouver qu'ils peuvent surpasser les femmes en tout, jusques et y compris la cuisine ! Voici quelques-unes de leurs recettes qui vous permettront de goûter chez vous à des mets exquis de Hollywood.



Anneau de riz en gelée « FRANCES GIFFORD »

2 tasses de riz préalablement cuit.
1/2 cuillère à thé de sel.
2 tasses de lait.
2 cuillères à dessert de beurre.
1/4 de tasse de sucre.
2 cuillères à dessert d'amidon.
1/2 tasse de lait froid.
3 blancs d'œuf.

Mélangez l'amidon et le lait froid. Chauffez le riz, le sucre et le sel au bain-marie. Ajoutez l'amidon additionné de lait, et laissez sur le feu pendant un quart d'heure. Incorporez les blancs d'œuf battus en neige. Versez dans un moule en forme d'anneau. Glacez, servez dans un grand plat, et garnissez de fruits frais.

Soufflé au fromage « ROBERT MONTGOMERY »



1 tasse de fromage.
3 œufs.
1 tasse de lait.
3 cuillères à dessert de farine.
3 cuillères à dessert de beurre.
1/2 cuillère à thé de sel.
Du poivre.

Préparez une sauce blanche, avec le lait, la farine et le beurre. Assaisonnez. Ajoutez le fromage et les jaunes d'œuf battus. Tournez lentement, jusqu'à ce que le fromage soit bien fondu. Incorporez les blancs d'œuf battus en neige très ferme, versez dans un plat que vous aurez déjà passé au beurre, et mettez dans une casserole d'eau bouillante. Faites cuire à four doux pendant 15 minutes, ou jusqu'au moment où le blanc d'œuf est pris. Servez immédiatement : le soufflé tombe dès qu'il sort du four.

Pain irlandais « IRENE DUNNE »

4 tasses de farine.
2 cuillères à thé de poudre à lever.
1 tasse 1/2 de lait caillé.
1 cuillère à thé de bicarbonate de soude.
1/2 cuillère à thé de sel.



Dissolvez le bicarbonate dans du lait et mêlez tous les ingrédients. Pétrissez jusqu'à ce que la pâte soit ferme. Etalez dans une poêle et marquez une croix profonde dans la pâte. Faites cuire à four doux pendant une heure et demie.

Crevettes en coquille « GREER GARSON »

1 tasse de crevettes fraîches ou en conserve.
3 cuillères à dessert de beurre.
2 tasses de lait.
3 œufs durs.
Quelques gouttes de jus d'oignon.
De la chapelure trempée dans du beurre.
De la paprika.
1 cuillère à dessert de persil haché.

Préparez les crevettes. Faites mijoter dans de l'eau salée. Lavez et égouttez. Enlevez l'écorce soigneusement. Faites fondre le beurre, ajoutez la farine, et tournez jusqu'à ce que votre mixture soit lisse. Versez le lait. Chauffez en tournant constamment. Quand la pâte commence à durcir, ajoutez les œufs que vous aurez soigneusement écrasés au préalable. Coupez les crevettes avec un couteau d'argent, ajoutez la sauce. Assaisonnez (paprika, persil, jus d'oignon). Mettez dans des coquilles, faites dorer à four chaud.

Croquettes de riz au fromage « LANA TURNER »

2 tasses de riz préalablement cuit.
1 œuf.
1 cuillère à thé de sel et de poivre.
Du lait.
1 tasse de fromage râpé.
1/2 tasse de cacahuètes hachées.
1/3 de tasse de chapelure trempée dans du beurre fondu.

Mélangez tous les ingrédients, excepté la chapelure. Ajoutez une cuillère à dessert de lait. Formez, panez, et placez dans une poêle beurrée. Faites cuire à four doux pendant près de 25 minutes. Placez dans un plat que vous aurez fait chauffer, garnissez de tranches de carottes et de persil. Servez avec une béchamelle.

Poulet à la sud-américaine « CLARK GABLE »

1 poulet coupé en quatre.
1/2 tasse de beurre.
1 tasse 1/2 de farine.
1/2 tasse d'eau.
1 bonne pincée de poivre.
1/2 cuillère à thé de paprika.
1 tasse d'eau bouillante.
2 cuillères à dessert de crème.
1/2 cuillère à thé de sel.



Plongez les morceaux de poulet dans la farine que vous aurez assaisonnée au préalable. Faites roussir au beurre, réduisez la chaleur, ajoutez de l'eau, couvrez et laissez cuire pendant une demi-heure, en prenant bien soin de retourner les morceaux. Versez le contenu de la poêle dans une casserole, ajoutez la farine et tournez jusqu'à ce que vous obteniez un beau marron. Assaisonnez. Laissez sur le feu jusqu'à ce que la sauce soit épaisse. Ajoutez la crème, servez.

UNE ASSISTANTE SOCIALE...

Mme L. Mittelman, épouse du commandant du bureau naval auprès de la légation de France à Alexandrie, vient de rentrer de France. Elle a bien voulu nous parler des œuvres dont elle s'est occupée, ainsi que des espoirs des femmes de France.



Mme L. Mittelman

Durant les trois mois et demi de mon séjour dans la métropole, j'ai eu surtout à m'occuper des colonies de vacances qui groupent, dans des sites choisis de la campagne, les enfants des familles de marins sinistrés.

Un effort considérable a été fait par la Marine pour venir en aide à ces familles et donner aux enfants une nourriture abondante, des vêtements chauds et les faire profiter des bienfaits de la vie au grand air dans une ambiance joyeuse, active et saine.

Colonies de vacances

...Il est difficile de dire l'impression tonique qui se dégage de ces colonies de vacances. Tout le monde y vit sur le même pied : les lits des Assistantes Sociales, les draps, les couvertures sont identiques à ceux des enfants, la nourriture est la même pour tous avec, en supplément pour les enfants, des œufs, du lait et les meilleurs fruits. Dans les dortoirs, dans les cuisines où quelques marins se chargent des plus gros travaux, dans les salles de jeux, tout est d'une propreté d'une netteté impeccable et élégante.

Les enfants passent le plus grand nombre possible d'heures au grand air, se développant et s'instruisant tout en jouant. Tous les pensionnaires sont groupés par âge dans des sections qui portent les noms glorieux de nos unités navales : *Richelieu, Triomphant, Terrible, Léopard, D'Estienne d'Orves*. A la tête de ces sections, une Assistante Sociale, aidée de quelques moniteurs choisis par les enfants, organise les jeux, les travaux, maintient l'entente et la bonne humeur.

Œuvres de jeunesse

...D'ailleurs, non seulement la Marine, mais le pays tout entier se penche avec ferveur sur sa jeunesse. Notre génération a trop souffert des deux guerres où elle laissa le meilleur de son sang et de l'entre-guerres où elle fut si souvent et si cruellement meurtrie moralement pour ne pas vouloir que ces épreuves soient épargnées à ses fils.

Dans toute la France, dans les villes comme dans les campagnes, des œuvres se multiplient, tirant du néant des ressources étonnantes ; une floraison de bonnes volontés s'épanouit malgré les difficultés de la vie pour donner aux enfants, à nos pauvres enfants qui n'ont connu jusqu'ici que les privations et les dangers, un peu de joie, un peu de confort et surtout la santé.

Les projets des Françaises

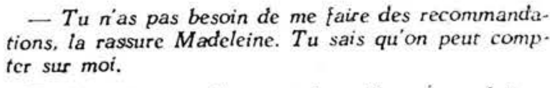
Les Françaises veulent revivre dans la paix et dans l'ordre. Elles veulent élever leurs enfants sans avoir à frémir sur le sort qui les attend. Elles veulent que la famille, cette cellule primordiale de la société et dont elles sont les créatrices, puisse se développer librement, harmonieusement, dans la sécurité de l'avenir, entourée du respect des pouvoirs établis.

Et ce qu'elles veulent elles l'obtiendront, car il est sans exemple qu'une cause juste, soutenue par une volonté forte, ne finisse pas par triompher.

Le bulletin de vote qu'elles ont mérité et gagné dans les larmes de l'occupation et le sang de la résistance des femmes françaises, elles s'en sont servi avec joie, avec décision, pour que la France reste toujours le pays de l'ordre, de la mesure et du bonheur.

Demain, s'il le fallait, elles sauraient imposer à nouveau leur volonté, chasser comme de mauvais chiens les fauteurs de troubles et faire que notre pays respire et vive.

Lettre à ma Cousine



Ma chère cousine,

Tenir un secret est, pour les femmes, une entreprise aussi hasardeuse que de renoncer à la coquetterie, et bien d'individus ont payé cher la confiance qu'ils avaient placée dans la discrétion d'une fille d'Eve.

Je ne songe nullement à reprocher à nos compagnes leur manque de retenue (c'est ce qui, parfois, fait leur charme !), mais je plains de tout cœur le malheureux bonhomme qui, un soir d'épanchements, s'est laissé aller à des confidences, voire à des aveux dont l'autre lui a juré le secret le plus strict.

— Je suis une tombe ! lui a-t-elle déclaré en lui pressant la main. Vous pouvez être certain que personne au monde ne saura rien de ce que vous m'avez rapporté.

Ouiche ! Le lendemain de ce jour, Gertrude (la confidente) téléphonera à son amie Madeleine :

— Il faut absolument que je te voie ce matin même... Un essayage ? Laisse-le tomber. J'ai à te raconter des tas de choses follement amusantes... Non, non, pas sur mon mari, celui-là ne m'intéresse plus... ni sur François... Viens donc me voir, je te réserve une surprise... C'est ça, dans une heure chez moi.

Et les voilà, un moment après, réunies autour d'une tasse de thé et s'esclaffant devant des révélations tellement inattendues.

— C'est comme je te dis, affirme Gertrude. Et il fallait voir son expression de visage et les yeux de merlan frit avec lesquels il me fixait. Je me pinçais le bras pour ne pas lui éclater de rire à la figure. Et plus il parlait et plus je témoignais de l'indifférence devant ses propos dont, cependant, chaque phrase s'ancrait dans ma mémoire

— Tu lui as naturellement promis et formellement juré de tout oublier un instant après...

— Tu penses !... Le « pôvre », s'il nous écoutait !... En tout cas, je te prierai de ne pas divulguer un mot sur notre entretien, car s'il venait à apprendre que je me suis amusée à colporter son secret, ce serait entre nous la brouille à vie.

— Tu n'as pas besoin de me faire des recommandations, la rassure Madeleine. Tu sais qu'on peut compter sur moi.

Et c'est ainsi que le secret du malheureux a fait en quelques jours le tour de la capitale.

A qui la faute, ma cousine ? Pas à Madeleine, ni à Gertrude, mais au quidam assez ingénu pour avoir eu foi dans la réserve de sa confidente.

Telles sont les femmes, ma chère amie, qu'elles ne peuvent tenir leur langue, et bien fol est qui se fie à leur discrétion.

— En voilà une façon de traiter mes congénères ! vous exclamerez-vous, offensée. Vraiment, mon cher cousin, vous versez dans la misogynie la plus noire. Je vous en veux terriblement, et si vous vous amusez à étaler au grand jour les défauts féminins, je vais, à mon tour, passer les hommes au crible. Je vous assure que vous n'aurez rien à gagner !

Combien vous faites erreur, ma cousine, et combien j'eusse voulu vous prouver, au contraire, que je conserve pour les femmes la plus haute estime en ce qui concerne les nombreuses qualités qu'elles possèdent et dont nous sommes démunis ! Permettez-moi, néanmoins, de stigmatiser des défauts inhérents à leur sexe et auxquels elles ne peuvent rien.

Est-ce vous accabler pour cela ? ou répugnez-vous à ce que l'on vous dise tout haut ce que l'on pense tout bas ? Ce serait pour le moins de l'hypocrisie, et je ne sache pas que vous prisiez cette façon d'être contraire aux principes auxquels vous êtes le plus ardemment attachée.

J'ai voulu tout simplement, dans ce petit billet que m'inspire la mésaventure d'un mien ami qui, dans sa candeur naïve, s'est laissé aller à des épanchements dont j'ai eu à mon tour tous les échos, prévenir mes frères contre l'intempérance du bavardage féminin. A moins, bien entendu, que vous ne vouliez ébruiter une nouvelle que vous avez intérêt à rendre publique.

Dans ce cas, recommandez deux fois, au lieu d'une, à votre confidente d'user de la plus judicieuse retenue.

Plus vous saurez insister et plus la publicité que vous voudrez faire autour de votre « secret » sera répandue...

Bien affectueusement vôtre
SERGE FORZANNES

L'esprit de Grock...

Grock a décidé de se retirer définitivement de la scène.

— Saans blââââgue !... *dirait-il de sa voix fluette.*

En effet, c'est bien la quatrième fois qu'il annonce sa décision... irrévocable de ne plus faire le pitre. Mais, jusqu'ici, la date fatidique a toujours été retardée...

Aujourd'hui, sa décision est prise, et bien prise, paraît-il. Et le célèbre clown ira passer le restant de ses jours en Suisse...

Nous verrons bien...

Grock est un homme d'esprit, même en dehors du cirque... Témoin ces quelques « mots » que l'on donne pour être parfaitement authentiques :

▶ *Au moment où il mettait sur son visage la dernière couche de fards, un fâcheux se présente dans sa loge. Grock le considère indifféremment.*

— Vous ne vous souvenez pas de moi ? Je suis X...

— Excusez-moi. Je suis si grimé que je ne vous avais pas reconnu, fit le clown d'un ton suave.

▶ *Un ami, célèbre pour ses déboires conjugaux, se plaignait à lui :*

— Je n'ai jamais su me faire aimer de ma femme !

Et l'autre très naturel :

— Voyons... voyons... ce n'est pourtant pas si difficile !...

▶ *Quelques jours avant les hostilités... On parle de guerre, on s'irrite, on s'affole...*

— Si Dieu existait, il empêcherait cela ! s'écrie quelqu'un.

Et Grock plein d'indulgence :

— Il fait peut-être bien tout ce qu'il peut !

▶ *A une exposition canine, Grock s'adresse à un exposant :*

— Combien, ce « danois » ?

— Trois mille francs.

— Diable !... Et cet épagneul ?

— Cinq mille !

— Bon. Ce « bull » est également remarquable.

— Sept mille.

— Et ce petit « pékinois » ?

— Prix international : dix mille francs.

Alors le clown s'énerve :

— Vous allez me demander toute ma fortune si je ne prends pas de chien, mais seulement une puce...

▶ *Grock se trouvait un jour dans un cinéma où l'on montrait un film qui suscitait des commentaires hostiles. A côté de lui, une jeune femme surexcitée criait :*

— C'est idiot !... C'est une honte !... Remboursez !...

Puis, se tournant vers son voisin, elle ajouta, choquée :

— Enfin, monsieur, vous devriez siffler !

Et Grock de répliquer :

— C'est que, madame, il est difficile de siffler et de bâiller en même temps !

▶ Une définition : *L'eau tiède, c'est de l'eau chaude qui a pris froid !...*



LE MYSTICISME D'ALDOUS HUXLEY

Après avoir consacré la première partie de son œuvre littéraire aux problèmes sexuels, l'écrivain anglais Aldous Huxley — qui, depuis quelques années, s'était établi en Californie — vient de renoncer à Satan et à ses œuvres pour s'attacher au mysticisme dont la vogue commence à se dessiner dans le monde. En effet, dans sa dernière œuvre *La Philosophie perpétuelle* (The Perennial Philosophy), Huxley a présenté à ses lecteurs une sorte de Manuel des relations de l'homme avec Dieu.

Voici quelques-uns de ses principes :

▶ Dieu est immanent et transcendant — le Tout dont toutes choses, et spécialement l'homme, constituent une partie.

▶ Le plus grand but de l'homme est une union avec le Tout.

▶ L'homme peut réussir cette union à condition d'éliminer impitoyablement ses désirs humains et ses illusions d'un « soi » indépendant, et de laisser « l'élément divin » travailler et se développer en lui.

Et voici les nouvelles idées d'Aldous Huxley sur le *bonheur :*

— Le monde, habité par des gens ordinaires, non régénérés, est si ennuyeux qu'ils sentent le besoin de distraire leur esprit par toutes sortes d'*amusements* artificiels... Pour ceux qui ont mérité la vie en se rendant dignes de voir Dieu dans le monde et dans leurs propres âmes, cette terre présente un aspect tout à fait différent.

Le Ciel :

Pour ce qui constitue probablement la majorité de ceux qui professent les grandes religions historiques, le « Paradis » signifie une heureuse condition posthume d'une survie personnelle durant l'éternité, conçue comme une récompense pour une bonne conduite. Mais pour ceux qui ont accepté la Philosophie perpétuelle, le « Paradis » n'est pas exclusivement une condition posthume. N'est complètement « sauvé » que celui qui est « délivré » à tout moment.

LES EXCLUS DE L'ACADÉMIE



Abel Hermant passera bientôt en jugement. Sera-t-il lui aussi — comme Pétain, Maurras et Bonnard — exclu de l'Académie française ? Ce ne serait certes pas une chose nouvelle dans l'histoire de la Coupole.

Depuis la rédaction des statuts par Conrart et l'approbation du cardinal de Richelieu jusqu'à nos jours, les exclusions sont nombreuses.

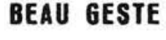
▶ La première en date est celle d'Angier de Mauléon qui fut mis à la porte du palais Mazarin pour avoir « dilapidé sans pudeur un dépôt que lui avait confié une religieuse ».

▶ En 1685, il y eut le cas Furetière. En 1636, l'Académie avait décidé de rédiger un dictionnaire. Les « immortels » se mirent alors à l'œuvre, mais ils n'avançaient guère dans leur travail. L'ouvrage ne fut terminé que cinquante-neuf ans plus tard, soit en 1694. Entre temps, de peur d'être devancée, l'Académie obtint un privilège interdisant de publier en France un dictionnaire avant que le sien fût achevé. Immédiatement, deux écrivains : Richelet et Furetière (de l'Académie), annoncèrent la publication de deux dictionnaires, l'un en Suisse, l'autre en Hollande...

On imagine le vent de colère qui souffla sous la Coupole... Le 22 janvier 1685, Furetière, ayant commis une action « indigne d'un homme d'honneur », se voyait exclure du sein des Immortels.

▶ Le 21 mars 1816, une ordonnance de Vaublanc radiait contre toute légalité 11 « non purs » : Arnault, Etienne, Garat, Cambacérès, Merlin, Sieyès, Rœderer, Maury, Maret, duc de Bassano, Lucien Bonaparte, Régnault de Saint-Jean d'Angély qui étaient remplacés par des « purs » : le duc de Richelieu, le comte Choiseul-Gouffier, Mgr de Bausset, de Bonald, Ferrand, Lally-Tollendal, de Lévis, Abbé de Montesquiou, Lainé, Auger, Laplace. Seuls les deux derniers avaient été élus par l'Académie...

▶ Mais l'exclusion la plus célèbre est sans conteste celle de l'abbé de Saint-Pierre. L'auteur du *Projet de Paix Perpétuelle* fut, en effet, mis à la porte de l'Académie en 1718, à la suite de la publication de son *Discours sur la Polysynodie*, dans lequel il avait sévèrement jugé le roi Louis XIV.



BEAU GESTE

La scène se passe dans un bar où plusieurs personnes ont sacrifié au dieu « Cocktail »... Un Américain cent pour cent, voulant donner aux assistants une preuve de sa munificence, allume sa cigarette avec un billet de 50 dollars. Stupeur ! Alors un Anglais tire flegmatiquement un billet de banque de 100 livres et se livre à la même opération.

— Peuh ! cela n'est rien du tout ! s'écrie Angus l'Ecossais.

Il tire son carnet de chèques, inscrit 1.000 livres sur une des feuilles, appose sa signature, et avec ce chèque mirifique allume tranquillement sa cigarette !...





LES MÉMOIRES DE VIVIANE

C'est la mode !

Tout le monde écrit ses mémoires !...

Et Viviane Romance ne voit pas pourquoi elle ne ferait pas comme tout le monde !...

C'est pourquoi elle vient de décider d'écrire ses mémoires...

Rappellera-t-elle ces deux incidents dont l'un faillit avoir une issue bien désagréable ?... C'est Viviane elle-même qui le raconta un jour à un journaliste parisien :

— Les admirateurs ? Ils m'adressent des tas de lettres... Ils téléphonent aussi. L'autre matin, on m'éveille à l'aube ; je prends le récepteur. Un monsieur me dit : « Je viens de rêver de vous. Je parle sérieusement : je viens de rêver de vous pendant une heure... et c'était merveilleux. » Et je lui ai répondu : « Tant mieux... c'était sûrement mieux que la réalité ! »

« Un autre jour, un coup de téléphone. C'est Georges Flamant (son mari) qui répond : « Viviane Romance ? De la part de qui ? »

« — De la part de son amant !

« Georges revient dans la pièce, blême, et me demande ce que cela veut dire. Je prends le récepteur. Une petite voix de collégien, tendre, à peine muée, me dit :

« — Vous m'enverrez bien votre photographie ?

« J'éclate de rire :

« — Bien sûr, quand vous voudrez !

« Georges qui n'entend que ma réponse revient furieux, et m'arrache le téléphone...

« Et ce n'est que quelques instants plus tard qu'il comprit le ridicule de sa colère ! »

LOGIQUE ! ! !

— Au revoir, chère amie : je vous reverrai donc lundi prochain, si Dieu me prête vie... sinon, ce sera mardi !...

SOLUTIONS

REPONDEZ VITE !

1. *Dix arbres.* — 2. *Le bar, le barbeau, la barbue, le brochet, la brème, le barbillon.* — 3. *La table des matières, la table de multiplication, la table chronologique, la table de logarithmes.* — 4. *Quatorze. Soit : le père, la mère, les trois fils, les épouses des trois fils et six enfants.* — 5. *Oui. Il s'agit d'une « ligne mixte », composée à la fois de lignes droites et de lignes courbes.* — 6. *Ces deux aveugles sont les deux sœurs du marié.* — 7. *Tous les nombres répondent à la question.* — 8. *Sur la gauche.* — 9. *Caravelle, cervelle, gravelle, manivelle, nouvelle.* — 10. *Ce verbe n'a pas d'imparfait, aussi dit-on : « je faisais frire ».*

PHOTOS-DEVINETTES

1. — *Jonker* (d). 2. — *Whistler* (a). — 3. *Un télescope* (a).

LE RETOUR DE « PÉTROUCHKA »

C'est là une nouvelle qui ne manquera pas de réjouir tous ceux qui s'étaient apitoyés sur le sort de Vaslav Nijinsky, dont l'esprit était englouti dans les ténèbres depuis près de vingt-cinq ans !...

En effet, complètement guéri de sa folie, l'inoubliable créateur de *Pétrouchka* vient d'être engagé par le *Metropolitan Opera* de New-York. C'est Romola Nijinska, sa fidèle compagne, qui l'a récemment annoncé. Elle n'a pas voulu révéler le chiffre du contrat signé par l'impresario Sol Horok, mais a bien consenti à donner à la presse quelques détails sur la guérison de son mari :

Soigné par un traitement spécial à l'insuline, Nijinsky avait, dès 1940, recouvré sa raison, et les médecins de l'hôpital suisse où il était gardé le jugèrent suffisamment guéri pour lui permettre le voyage en Italie qui ne s'était pas encore jetée dans la guerre... Dès qu'il se fut installé dans ce pays, Nijinsky prépara un nouveau voyage... en Amérique. Mais les démarches en vue d'obtenir les visas nécessaires furent retardées jusqu'au lendemain du 10 juin 40... Il était alors trop tard pour s'en aller vers le Nouveau Monde... Il prit donc, avec sa femme, la route de la Hongrie où il fut découvert par les troupes soviétiques...

▶ Ce n'est qu'au printemps prochain que Nijinsky pourra prendre la route de l'Amérique... Et il est probable que c'est dans le rôle de *Pétrouchka* qu'il redébutera, trente-quatre ans après sa première création !...

LA TOILETTE DE BROADWAY

L'avenue de Broadway, qui, il y a deux ou trois siècles, n'était qu'un « sentier de vaches », a entrepris de se... refaire une beauté. De nombreux projets édilitaires sont sur le point d'être mis à exécution, qui donneront à la célèbre avenue de Manhattan un aspect encore plus pittoresque et plus enchanteur... Les rails des tramways et les stations de métro seront supprimés, dégageant ainsi l'avenue. D'énormes panneaux publicitaires, d'une conception tout à fait nouvelle, seront dressés dans une partie de la rue qui porte le nom de « The Great White Way ».

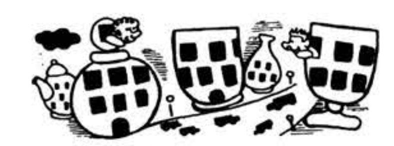
▶ *Un immense immeuble sera construit en forme de flacon de parfum. Le dernier étage de cette bâtisse — le bouchon du flacon — sera aménagé en jardin suspendu...*

▶ *D'une enseigne représentant des fleurs, les passants seront aspergés légèrement de différents parfums.*

▶ *Un peu plus loin, un immense « pot à café » dégagera l'arome de ce breuvage, à longueur de journée.*

▶ *Un autre immeuble sera en forme de verre à boire...*

▶ *Enfin, plusieurs enseignes seront illuminées aux rayons ultra-violets et infrarouges, lesquelles, agissant sur des substances radio-actives, créeront dans ce coin de l'avenue une véritable féerie de lumière !...*



LU QUELQUE PART...

• Une dame qui n'avait pas vu Alexandre Dumas père depuis de longues années, le rencontra un jour chez des amis communs :

— Ah ! monsieur, lui dit-elle, comment faites-vous donc pour vieillir si gracieusement ?

— C'est bien simple, madame : j'y consacre tout mon temps, répliqua le père des *Trois Mousquetaires*.

• Je protestais parce que je n'avais pas de souliers... Jusqu'à ce que j'eusse rencontré un homme qui n'avait pas de jambes. (*Proverbe arabe*)

• Dans le bon vieux temps, une jeune fille considérait comme une insulte le fait de lui offrir un *drink*. Aujourd'hui, elle... avale l'insulte !

• Il faut que jeunesse se blase !... (*Edmond Jaloux*)

• Si haut qu'arrivent certaines femmes dans la vie, elles ne parviennent pas à se placer au-dessus de tout soupçon.

• *L'ami :* — ...Mais vous n'avez donc jamais pensé à vous marier ?

La vieille fille : — Me marier ? Pourquoi ? J'ai trois animaux favoris qui me tiennent lieu de mari... J'ai un chien qui grogne pendant toute la matinée, un perroquet qui parle pendant toute l'après-midi... et un chat qui passe toutes ses nuits dehors !...

• A Sacramento, en Californie, John O'Day, âgé de 76 ans, fut arrêté l'autre jour pour la 73ème fois au cours de sa vie aventureuse — sa première arrestation date de 1915. Amené devant la Cour, il parvint à convaincre le juge de lui allouer une pension mensuelle de 50 dollars sous prétexte que cela serait moins onéreux que son... hébergement dans la prison de la ville.

• Au cours d'une discussion qui se déroulait en présence de Molière, quelqu'un s'étonnait que les rois pussent monter légalement sur le trône dès l'âge de quatorze ans tandis qu'il était interdit à un homme de se marier avant d'atteindre sa dix-huitième année :

— C'est qu'il est plus difficile de prendre soin d'une femme que d'un royaume, fit l'auteur de *l'Ecole des Femmes*.

N. A.



— **Voudriez-vous mettre votre doigt un instant ici ?**
(D'après « The Saturday Evening Post »)

DELASSONS-NOUS

REPONDEZ VITE !

1. — Un terrain a cinq côtés égaux et trois arbres sur chaque côté. Combien y a-t-il d'arbres en tout, s'ils sont placés de manière qu'on en trouve un à chaque coin ?

2. — Connaissez-vous cinq poissons dont les noms commencent par la lettre *b* ?

3. — Connaissez-vous quatre tables qui ne soient pas des meubles ?

4. — Un ménage a trois fils mariés, ayant respectivement un, deux et trois enfants. Combien y a-t-il de personnes en tout dans cette famille ?

5. — Est-il possible qu'une ligne ne soit ni une ligne droite, ni une ligne brisée, ni une ligne courbe ? Si oui, quel est le nom d'une telle ligne ?

6. — Deux aveugles assistent au mariage de leur frère. Or le marié n'avait pas de frères. Comment vous expliquez-vous cela ?

7. — Si l'on multiplie un nombre par lui-même ; si l'on ajoute ce nombre au produit ainsi obtenu ; si l'on divise le nouveau résultat par ce nombre ; et enfin si l'on soustrait ce nombre du quotient ainsi obtenu, il reste 1. Quel est ce nombre ?

8. — De quel côté du cheval un cavalier doit-il se placer pour monter en selle ?

9. — Donnez cinq noms communs se terminant par *velle*.

10. — Quelle est la forme du verbe *frire* à la première personne de l'imparfait de l'indicatif ?

FANTAISIES AUTOMOBILES
par Miguel Zamacoïs

- Un sot trouve un plus sot qui le dépasse.
- Saluez, c'est la mort qui passe. (air connu)
- Glissez chauffeur, n'appuyez pas !
- Bien qu'il n'aime pas le panache, l'automobiliste ne voyage qu'avec pompe.
- L'homme propose... un itinéraire, et le moteur dispose.

  Les petits des oiseaux il prive de pâture
  Et son horreur s'étend sur toute la nature !
- Tant va la cruche en auto qu'à la fin elle se casse.
- Ce n'est jamais par le propriétaire de l'auto que l'on connaît ses pannes, c'est par les invités. Un automobiliste qui voyage sans témoins n'a jamais de pannes
- Les autos s'envolent, les écrasés restent.
- Rien ne sert de courir, il faut s'arrêter à point.
- Le chauffeur passe, sa laideur reste.
- Il ne faut pas s'embarquer sans testament.
- On a souvent besoin d'un plus petit chauffeur que soi.
- Les voyages en auto déforment la jeunesse.
- Dans un pneumatique, un clou ne chasse pas l'autre.

ON BLUFFAIT DEJA SOUS LES PHARAONS

En effectuant des fouilles non loin des sphinx de Gizeh, le professeur Selim Hassan a ramené un jour une immense dalle funéraire qui porte une longue inscription en l'honneur du pharaon Amenhotep II (1447 av. J.-C.).

Sur cette inscription, le souverain chante en termes pompeux ses propres mérites.

Il célèbre surtout ses prouesses athlétiques. Il se flatte, notamment, d'avoir ramé 12 kilomètres contre le courant, avec un aviron long de 6 mètres, sans éprouver la moindre fatigue alors que ses rameurs étaient exténués après 500 mètres.

Il raconte aussi qu'il a appris l'art de dresser les chevaux de telle manière qu'ils ne suent jamais, même lorsqu'ils ont effectué une longue course à toute allure.

Le bluff existait déjà en Egypte 1447 ans avant le Christ.

NOTES SUR L'AMOUR

Les femmes ont tant de cœur qu'elles n'ont pas besoin de conscience.

Une femme n'aime jamais qu'un seul homme... Mais elle lui donne plusieurs noms.

Pourquoi dit-on d'un mari, dont la femme porte les culottes, qu'il se laisse gouverner par un jupon ?

Les hommes aiment les femmes, et détestent le mariage. Les femmes aiment le mariage...

Les boutons d'une saison sont fleurs fanées la saison suivante.

On lapide toujours les Madeleine... avec des pierres précieuses.

Une femme n'est contente que quand elle est mariée ; elle n'est heureuse que quand elle est divorcée...

PHOTOS-DEVINETTES



Voici le fameux diamant :	« Ma mère » est un tableau de :	Cet homme regarde à travers :
a) Hope	a) Whistler	a) un télescope
b) Orloff	b) Michel-Ange	b) une lorgnette
c) Koh-i-noor	c) Rembrandt	c) un spéculum
d) Jonker	d) Paul Gauguin	d) un binocle



— *Voyons, madame, comment voulez-vous que je vous ondule, si vous lisez des histoires policières à faire dresser les cheveux sur la tête ?*

L'AMITIE, vue par JACQUES DYSSORD

Tout ami qui n'est pas un complice n'est qu'un camarade. C'est-à-dire rien de plus que rien.

Un ami auquel on doit de l'argent peut rester encore un ami, mais il y faut tellement de tact, de sa part !

L'amitié, c'est la petite monnaie de l'amour, le pourboire.

C'est dans les mauvais jours qu'on connaît vraiment ses amis. On les charge de toutes les corvées.

Les gens de qualité connaissaient jadis le prix de l'amitié. C'est du nom d'ami qu'ils interpellaient les gens du commun.

(*LES SOLUTIONS EN PAGE* 14)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 —
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)